

MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : <https://creativecommons.org/>

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : [DONNER](#)

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+.
Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue...

Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc...).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureux.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.



double

arcadie

revue littéraire
et scientifique

207 *2*

dix-huitième année

Mars 1971

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie, Communauté Française	45 F	23 F
Etranger	55 F	28 F
Abonnement de soutien : 1 an : 55 F — Etranger : 65 F		
Abonnement d'Honneur : 100 F		
Le numéro : 4,50 F		

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes

« ARCADIE »

61, rue du Château-d'Eau, Paris-10^e

Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10 664-02

au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.

Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.

Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs. Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

1 F pour tout changement d'adresse

C.O.C. postbox 542. Amsterdam. Hollande.

Forbundet af 1948, Postbox 1023. Copenhague. K.

Forbundet av 1948. Postboxes 1305. Oslo. Norvège.

Riksforbundet for sexuellt likaberättigande

Box 850. Stockholm. I. Suède.

Mattachine, Mission Street, 693, San Francisco, U.S.A.

One. 2256 Venice Bd. Los Angeles 6 (U.S.A.)

Janus Sty. Room 229.34 South Seventeenth St. Philadelphia 3 (U.S.A.)

Club 68. Postfach 417. Zurich 8022

C.C.L., 281, chaussée d'Ixelles, Bruxelles 5

C.O.C., 32 Oostenstraat, Anvers

« Copyright « Arcadie 1971 »

Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28-LUISANT

Dépôt légal 1971. N° 438 — Imprimé en France

A R C A D I E

REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

MARS 1971

S O M M A I R E

L'amour légal, par ANDRÉ BAUDRY	109
Hommage à Jean Giono, par J.-P. MAURICE	115
A propos du Gay Liberation Front, du Black Panther Party et de Cuba, par ANDRÉ CLAIR	122
Des roses pour Apollon, par JEAN D'ARGOS	130
Lettre sans réponse	137
Libération des femmes, année zéro, par ANNE-MARIE FAURET	142
Billet de Belgique, par FRANÇOISE D'EAUBONNE ..	147
Le combat d'ARCADIE	148
Poème de J.-P. ROBIN	108
LIVRES :	
<i>La cravache</i> , de Pierre JEANCARD	150
<i>Bliche ou l'herbe rance</i> , de Jean CHATAIN	151
CINÉMA :	
<i>La vie privée de Sherlock Holmes</i> , de Billy WILDER	152
<i>Le reptile — La liberté en croupe — Campus — Dis-moi que tu m'aimes — Deux gentlemen</i>	153

POÈME

*Les vents ont fui
Au profil des nuages.
Il fut des temps, des pluies...
Les nuits blanchirent nos étangs...*

*Dans de hasards chemins
Des pas indifférents ont envahi nos traces.
Nos herbes, à goûter leur amertume,
D'une verte salive,
Attendent encore la morsure.*

*Les silex de nos plages cisèlent aux marées,
Pour toi te reposer dans le rocher,
Un trône.*

*Après des âges, nous viendrons,
Souvenir par nos yeux,
Ce qu'en mon cœur les larmes ont emperlé de joie,*

*Nous reconnâtrons bien,
De ces trois jours, notre Jeunesse,
Notre couleur d'amour,
D'une chambre, le ciel.*

*Il y aura des mots dans le silence,
Et d'un baiser montera le soleil.*

*Peut-être de pleurer,
Le vent causera-t-il seul la douceur
A nous dire Je t'aime ;
La falaise oubliera son écho,
Et la mer enfouira dans le sable
Le froissement de son écume.*

*Là-bas, des jours,
D'imprévisibles heures,
Les brumes ont porté cependant,
Sans nous, des varechs et des mousses,
Cette odeur qui fut nôtre.*

(suite page 114)

L'AMOUR LÉGAL

par ANDRÉ BAUDRY.

De grands titres dans les journaux.

Des milliers, des centaines de milliers de spectateurs probablement, en France, à l'étranger.

Des larmes... des serremments de cœur... des sentiments de révolte... des envies de crier... la rage... la colère... l'impuissance...

Peu resteront insensibles à la vision de ce film, comme peu étaient restés insensibles à la douloureuse « affaire » Gabrielle Russier.

Mourir d'aimer est un film important.

Les Parents... la Société... la Justice... même si celle-ci, et c'est regrettable, n'endosse pas l'énorme responsabilité qu'elle a dans de semblables affaires.

Ce garçon : un homme.

Il suffit de voir l'étonnement des juges d'instruction quand ils reçoivent pour la première fois ce grand et fort jeune homme.

Il y a quelques années d'ailleurs dans un procès contre un adulte accusé de détournement de mineure la Cour de Cassation avait cassé le verdict d'un procès dans lequel un homme était poursuivi alors que la jeune fille — certes mineure — avait un physique qui trompait sur l'âge et alors qu'elle menait déjà une vie très libre et au su des parents.

Mais l'hypocrisie est telle que les tribunaux pourraient connaître de nombreuses affaires semblables.

Les parents oublient toujours ce qu'ils ont parfois fait eux-mêmes lorsqu'ils étaient « mineurs ».

Quant aux législateurs ça ne les intéresse pas. N'a-t-on pas entendu un député de la majorité, il y a peu, à la télévision, dire que depuis 12 ans que ce parti gouverne la France, jamais dans les instances supérieures de ce parti il n'avait été question d'examen approfondi de la question de la majorité à dix-huit ans.

Au contraire, dans le même temps, des ligues, des associations, des groupements de moralité ne cessent de se faire entendre au nom d'une morale ridicule et stupide — source de morts (physiques parfois — spirituelles toujours), de tourments, de désespoir.

Alors, les homophiles ne peuvent espérer beaucoup dans un tel monde. Si cette société française est ce qu'elle est dans un amour hétérosexuel, que peut-elle être lorsqu'il s'agit d'un amour homophile !

On s'en rend compte, actuellement, en assistant à la représentation de ce que la presse unanime appelle le succès du Théâtre Fontaine à Paris. « *Pauvre France* », vaudeville homosexuel ! Et nos gens de pouffer de rire ! Oh, je sais, le couple de jeunes garçons, pour la première fois peut-être sur une scène, est digne. Mais que dire de ce que le metteur en scène oblige Jacques Fabbri à faire ! Les vieux clichés stupides et ridicules sur le comportement des homosexuels.

Jean Cau a bien voulu énoncer quelques vérités nous concernant, et les homophiles y sont sensibles. Mais j'ai bien peur qu'elles se perdent parmi tout le reste, et que les milliers de spectateurs attendus pour plusieurs années, ne retiennent de ces deux heures de dialogue que les homosexuels sont décidément des individus hors de notre société. Ah, oui, décidément, *Pauvre France* ; France rétrograde, France stupide.

Les faits sont éloquents.

L'amour légal.

On a le droit d'aimer et d'être aimé quand on est un homophile français à vingt et un ans.

Avant : c'est interdit. L'Etat, la loi, la famille, tout le monde veut l'ignorer. Ou se scandaliser et exiger des sanctions si la loi et les coutumes ne sont pas respectées.

On sait que ce mineur trichera... qu'il connaîtra des amours clandestines avec tout ce que cela représente de remords, de troubles, de difficultés, de dangers, de dépersonnalisation. On sait qu'à dix-huit ans, un garçon, une fille, ont un cœur, des sens, des exigences. On ne veut pas le savoir.

Ou plutôt qu'il se débrouille: mais pas d'histoire. Ou alors c'est MOURIR D'AIMER...

Ou alors...

Voici des extraits d'une lettre d'un jeune garçon homophile :

« Un accès de dépression me presse à vous écrire ce soir. Peut-être me rendrez-vous encore quelque espérance.

J'avoue que je me suis bien souvent laissé aller au désespoir depuis la visite que je vous ai faite. La seule pensée de ne pas être majeur et d'avoir à souffrir d'une attente cruelle me terrassait et me poussait à me replier sur moi-même, à vivre mon homosexualité dans la solitude.

Des rencontres hasardeuses et vides d'avenir m'ont enflammé de passions ardentes qui aboutissaient la plupart du temps au plus amer désespoir.

Je n'ai jamais eu aucune témérité, aucune audace, afin que ces rencontres donnent lieu à des rapports solides et durables, et je dois dire que j'y croyais peu en réalité, bien que je me crée d'éternelles illusions au sujet des garçons qui me mettaient inconsciemment dans cet état. Il est inutile que je vous donne les détails de ces visions qui relèvent presque de l'imaginaire, tant je me suis volontairement écarté de la réalité.

Mais lisez quand même ces lignes qui vous donneront une idée de ce qu'est ma vie en ce moment.

Je suis rentré à l'École Normale... ou je suis en formation de professeur... Dès le premier jour dans cette école mon attention a été attirée par un garçon dont l'attitude mystérieuse plus que sa grande beauté me plongeait dans un trouble indéfinissable. Je me souviendrai toujours du premier regard qu'il me lança et qui me rapprocha de lui. La douceur intrigante de ses yeux m'ensorcelait à tel point que, lorsque j'avais le loisir de l'observer, je guettais longuement l'instant où nos yeux se rencontreraient. Rien du monde extérieur n'existait plus pour moi que ce jeune dieu auquel je prêtais, dans mon imagination délirante, des mœurs de Sodome. L'image de son être demeurait jour et nuit gravée dans mon esprit et me poussait à me trouver volontairement sur son passage dans l'espoir de soutenir ses yeux brûlants qui me pénétraient. Un matin, j'entraî précipitamment dans ma salle de classe et j'eus la surprise de le trouver seul, installé à une table. Une émotion grandissante m'envahit et me poussa à vaquer à quelque occupation, sans que je lui eusse adressé un mot ou même un regard. La paralysie me figeait sur place. J'aurais voulu me retourner, courir à lui, me jeter à ses pieds et lui avouer la passion que je lui portais. Je sentais ses yeux peser sur moi et bénissais cet instant qui m'offrait une occasion unique de me confier à lui. J'allai à lui d'un

pas mal assuré et, tremblant d'émotion, j'engageai un dialogue que je m'efforçai de prolonger afin de pouvoir l'observer et l'écouter à loisir.

Je n'ai pas eu la force de lui avouer mes véritables sentiments. Je l'ai quitté, le cœur plein d'une immense amertume. Sur son chemin, l'idée de remettre à plus tard ce qui m'obligeait de partir et de retourner vers lui, m'est venue plusieurs fois à l'esprit, mais je n'en ai rien fait. L'angoisse me poursuit sans cesse à présent, le rêve et l'illusion sont hélas les seuls moyens d'y échapper.

Vous comprendrez pourquoi je vous écris et que j'ose ainsi confier mes sentiments les plus profonds.

La seule pensée de voir ces années qui devraient être les plus belles et les plus riches de bonheur et qui en réalité ne sont qu'une somme confuse de souffrances et de refoulement, me fait frémir et me désole au plus haut point.

Je ne vis pas ma jeunesse.

Où en serai-je dans quelques années ?

Mon cas n'est peut-être pas unique, mais les autres, ceux qui approchent des vingt ans comme moi, que font-ils ? Sont-ils nombreux à vous contacter ? Ou se terrent-ils pour dissimuler leur nature considérée par la société comme une tare et un vice ?

La jeunesse appelle la jeunesse, la présence des adultes est grandement nécessaire, mais elle ne remplace pas celle des jeunes.

Comprenez-vous, vous en qui je vois un soutien et un conseiller par excellence, ces sentiments qui me viennent du cœur ?

J'espère de vous une réponse objective, et attends cette lueur d'espoir que vous seul pourrez me donner. »

On serait tenté d'en rester là. De n'ajouter aucun commentaire. Faire réfléchir sur cette lettre. Faire se dresser devant soi ce garçon de vingt ans, vivant, le regarder, et laisser parler encore son cœur, pour s'en imprégner toujours davantage afin d'agir.

AGIR !

Ce problème m'angoisse de plus en plus. Parce que de plus en plus des jeunes s'adressent au Directeur d'Arcadie comme s'il pouvait les sauver tous.

Mais comme je voudrais au moins contraindre tous ceux

qui ont des responsabilités à travers la cité à réfléchir au problème des jeunes homophiles.

A-t-on le droit — sous prétexte que des lois mal faites rédigées par des législateurs trop puissants et qui s'occupent presque toujours de tout sans en rien connaître existent — de laisser dépérir ces jeunes homophiles — garçons et filles ?

Cet Etat, cette société, ces parents, ces éducateurs, ces procureurs, ces juges, ces prêtres, tout ce qui constitue cette force maîtresse qui dirige et commande, sait-elle qu'elle permet le gaspillage de combien de forces qui si elles pouvaient s'occuper de tout dans la joie, la lumière, la liberté, l'euphorie, rendraient encore plus de service à la collectivité !

Quand nous demandons, réclavons, exigeons, la majorité à dix-huit ans, faut-il le redire, il ne s'agit pas pour *Arcadie* de faciliter la vie des homophiles adultes qui peuvent aimer les jeunes — nous pensons à ces jeunes hommes et à ces jeunes femmes que des maîtres à légiférer et à penser maintiennent au nom de mauvais principes et au nom d'une morale dépassée dans une situation où ils se meurent lentement et douloureusement comme l'écrit ce jeune futur professeur.

Alors, nous reposons la question : n'y a-t-il pas un parlementaire plus intelligent dans cette masse de députés et de sénateurs engourdis pour obliger ce parlement français à voir la lumière : UN GARÇON, UNE FILLE de 18 ans, ici comme dans les pays voisins, doivent pouvoir **DISPOSER DE LEUR CŒUR ET DE LEUR CORPS COMME ILS L'ENTENDENT.**

Ces mêmes hommes — il faut toujours le redire — ont bien su voter des lois pour les rendre responsables de leurs actes devant un tribunal — ces mêmes hommes savent bien les prendre de force s'il le faut pour faire la guerre, pour tuer, pour pratiquer la violence — dont on voit les résultats navrants un peu partout — alors, quoi, ces hommes qui se disent responsables de la nation, ne voudraient jamais comprendre que ces jeunes ont alors le droit absolu de vivre selon leur cœur et leur chair !

Ils le font bien, disent certaines bonnes consciences, contre la loi, et la loi n'intervient presque jamais.

Mais nous sommes de ceux qui disent avec Gabrielle Russier — que si même cette loi n'intervenait qu'une seule fois, pour un seul cas, ce serait encore trop, et c'est un crime.

Et nous répétons : il faut que ces jeunes hommes et ces jeunes femmes puissent aimer dans la liberté, dans la joie, dans la lumière.

Arcadie, représentation des homophiles, sage conseillère de tous, abri pour ces jeunes isolés et ces jeunes inquiets, demande donc, une fois encore, que l'on veuille bien, en France, étudier le cas de la jeunesse homophile.

C'est une question de santé morale pour tous.

C'est une question de justice.

C'est une question de liberté.

Cela ne devrait donc laisser indifférent aucun de ces innombrables professeurs de démocratie.

En tout cas, jeunes hommes et jeunes filles homophiles de France qui me lirez, sachez que nous vous comprenons, que nous voulons pour vous ce que vous exigez pour vivre, tout simplement, pour vivre mieux, pour vivre heureux, pour vivre selon votre nature homophile.

Arcadie vous adopte tous et prétend — mieux que tous ces faux maîtres — faire de vous des hommes et des femmes dignes, à côté des autres, avec votre homophilie.

ANDRÉ BAUDRY.

POÈME

(suite de la page 108)

*Partout, de ce revoir,
Je vénère à mes doigts
Comme un secret.
Et jusqu'à ce voyage,
A cet aller certain vers nos rivages...*

*S'il y eut, par la flamme de frigides chandelles,
La grisaille infinie de l'absence,
Des tristesses,
Pas d'un seul geste,
Ma main n'aura quitté ta main.*

JEAN-PAUL ROBIN.

HOMMAGE A JEAN GIONO

LES AMES FORTES.

Jean le Bleu nous a quittés comme il a toujours vécu. Avec discrétion.

Nous aurions souhaité un peu moins de retenue dans les hommages officiels ou officiels rendus par les pouvoirs publics. Mieux que ce compte rendu un peu bâclé et qui se voulait *pittoresque*, comme chaque fois que l'O.R.T.F. se rend à l'étranger, c'est-à-dire en province, nous aurions aimé revoir ou ré-entendre une de ses pièces, un de ses films. Autant de chefs-d'œuvre grâce auxquels, longtemps encore, Giono restera présent parmi nous : « Le Bout de la Route », « Regain », « Angèle », « La Femme du Boulanger »...

Hélas ! Jean le Bleu, comme il s'est lui-même surnommé dans un de ses premiers romans vaguement autobiographique, souffrait, aux yeux des puissants qui font et défont les réputations et des principes qui nous gouvernent, de deux tares rédhibitoires : à l'aise dans sa peau, il n'a jamais voulu quitter sa Provence natale et dédaignait Paris, ses pompes et ses œuvres. Et d'un. Il nageait à contre-courant d'un pouvoir issu du résistancialisme et qui n'avait jamais oublié (les Français ont parfois la mémoire *longue*...) une accusation plus que douteuse portée à son encontre en 1945, accusation qui lui valut à l'époque, entre autres désagréments, neuf mois de détention à Saint-Vincent-les-Forts. « Le premier accroc coûte 200 F ! » Rendons lui justice : il n'a jamais voulu payer ce prix pour faire comme tant d'autres et se racheter une virginité. Cela ne l'a pas empêché d'entrer à l'Académie Goncourt où un autre Manosquin célèbre, Elémir Bourges, avait occupé un siège de fondateur.

En l'occurrence, c'est la deuxième raison qui est la plus forte, donc la pire. Elle permit d'oublier aisément (les Français ont parfois la mémoire *courte*...) que Jean Giono, ancien combattant des tranchées 14-18, re-mobilisé en 39

et convaincu de défaitisme par Daladier (lui-même « pacifiste bëlant » un an auparavant, lors de Munich) fut incarcéré une première fois durant plusieurs mois dans les cachots du fort Saint-Nicolas, à Marseille. Sauvé par le coup de gong de la défaite de 40 — qu'il avait eu le grand tort de prévoir — il fut tenu à l'écart sous Pétain parce que suspect de communisme avant d'être à nouveau arrêté sous de Gaulle et...

A suivre.

LE CHANT DU MONDE.

La disparition de Giono, après celles de Bergson, Valéry, Duhamel, Claudel, Céline, Gide, Camus, Colette, Cocteau, Léautaud, Marcel Aymé et, plus récemment, Pierre Mac Orlan, Blaise Cendrars et François Mauriac, cette disparition marque vraiment la fin d'une époque, le terme d'une génération : celle des charmes littéraires et des maîtres à penser de *l'intelligentzia* d'avant-guerre (1).

Cet autodidacte peut être, à juste titre, considéré comme notre seul grand poète épique car enfin, le père Hugo et son imagination spirite, son populisme de salon et sa légende des siècles pour école primaire, tout de même, non !

Ce Provençal mâtiné d'Italien travaillait dans la fresque et dans la grandeur. Cette affirmation en preuves abonde : génie lyrique, verve réaliste, religion de la terre (2), observations précises, connaissance profonde des mœurs paysannes ou, plutôt, montagnardes, goût subtil des accords et des harmonies, panthéisme et ferveur, imagination prophétique, style artisanal... sans oublier le côté humain du personnage : bon fils, bon époux, bon père de famille, ami délicieux, conteur intarissable, charmeur plein d'invention et d'ironie lucide. Oui, tout cela est le fait d'un homme équilibré et plein de dons divers, d'un « honnête homme », d'un civilisé d'une époque révolue et charmante, celle où l'on naissait, au 1 de la rue Sans-Nom (qui s'appellera bientôt, espérons-le, rue du Poète) d'une mère blanchis-

(1) Enfin... presque. Malraux et Montherlant sont toujours debout !

(2) Christian Michelfelder : « Jean Giono ou les religions de la terre ».

seuse et d'un père cordonnier piémontais quelque peu *carbonaro*. Un temps où l'on quittait l'école à treize ans, sans peau d'âne dans sa giberne, pour mener la vie buissonnière sur le chemin de l'Académie Goncourt, où l'on croyait encore à l'Homme avec un grand H, où l'on inventait la semaine de 40 heures, les congés payés, l'auto-stop, les auberges de jeunesse, le camping, le naturisme, la mer estivale, le bronzage, le ski hivernal, le retour à la terre et le pèlerinage aux sources...

C'est pourquoi il y eut le Giono première manière — du « Chant du Monde » au « Serpent d'Etoiles », des « Vraies Richesses » à « Regain » et à « Que ma Joie demeure ».

Après les épreuves de l'Occupation et de la Libération, ce fut la « reconversion » — du « Moulin de Pologne » au « Hussard sur le Toit », des « Ames fortes » à « Mort d'un Personnage » et à « L'Iris de Suse ». Mutation étonnante chez un homme de Lettres, accomplie sous la double et surprenante égide de Machiavel et de Stendhal : un Italien et un amoureux de l'Italie. Désormais, le souffle épique et lyrique va s'intérioriser et souffler sur les hommes plus que sur des montagnes ; la confiance en l'humain va se muer en stoïcisme cathare et le « chaos magnifique » de la Création en paix des profondeurs !

L'Odyssée et *l'Enéide* se pareront, sous l'action des ferments des ténèbres, du rouge et noir romantique ou des blasons machiavéliques de la Renaissance italienne.

LE POIDS DU CIEL.

Cependant, quelle que soit la qualité du génie créateur de cet artiste auquel nous venons — trop brièvement — de rendre hommage, et bien qu'*Arcadie* s'honore d'être aussi une revue littéraire, ce n'est pas seulement à ce double titre que nous évoquons son souvenir dans ces pages.

Dès l'abord, levons une équivoque. Non, Giono ne fut pas des nôtres mais son humanisme ou, plutôt, son sens de l'humain, son goût pour la justice, sa fraternité, sa passion de l'amitié, sa compréhension et son indulgence étaient tels qu'il nous a toujours admis « à part entière », voire défendus.

Son amitié pour Gide en est une première preuve.

Certes, il aimait raconter des histoires sur le compte

d'André Gide intime. Ces histoires étaient plaisantes ou drôles, jamais méchantes. En voici une, d'ailleurs célèbre : l'auteur de « Corydon », au cours d'un séjour à Alger dont il appréciait particulièrement la faune et la flore, fit connaissance d'un bel adolescent avec lequel il s'entretint la nuit durant. A l'aube, au lieu de payer le salaire dû, comme il était très radin, il se contenta de dire : « Mon jeune ami, vous pourrez vous vanter d'avoir passé la nuit avec un illustre écrivain Français ! ». Et il tendit au jeune homme un vélin sur lequel était gravé le nom de... François Mauriac ! Mina et André Guillois nous rappellent cette usurpation d'identité dans « Le Hérisson » du 13-11-70.

Une autre, moins connue : à une certaine époque, Gide eut UNE secrétaire d'une étourdissante beauté. Comme tout le monde s'étonnait discrètement : « Sa mère, expliquait-il, l'a placée chez moi parce qu'elle pensait que c'était le seul endroit de Paris où elle serait en sûreté ! »

Arcadie n'existait pas encore, bien sûr.

LES VRAIES RICHESSES.

Giono connut l'amitié plus discrète, plus touchante aussi d'un autre homophile militant : Lucien Jacques, peintre de talent, bien oublié aujourd'hui à cause de sa modestie.

C'est Lucien Jacques qui assumait les frais d'édition d'une première plaquette de poèmes en prose : « Accompagnés de la flûte ». Les deux hommes se lièrent durant la guerre 14-18 où Lucien Jacques fut gazé et dont il rapporta le témoignage du brancardier qu'il fut durant la tourmente, témoignage bouleversant de simplicité et de réalisme : « Les Carnets de moleskine ». Et Giono lui rendit son geste d'amitié et de confiance en les publiant dans ses « Cahiers du Contadour ».

Malade, dégoûté de Paris et de ses intrigues, Lucien Jacques vint se réfugier à Montjustin, un village abandonné situé tout près de Manosque, de son cher Giono et de sa famille pour lesquels il éprouvait plus que de l'affection, un véritable culte. Et cette belle amitié, virile et discrète, pure et désintéressée dura autant que la vie de Lucien Jacques. A sa mort, étant donné qu'il ne possédait plus aucune famille comme c'est, hélas ! le cas pour beaucoup d'entre nous à partir d'un certain âge, Giono l'accueillit au milieu des siens dans le petit cimetière de Manosque.

N'est-ce pas une belle histoire et ne mériterait-elle pas, à elle seule, que le souvenir de Giono demeurât révéral par les Arcadiens ?

Notre pays est tellement ravagé par les complexes de supériorité masculine des hétérosexuels que la plus anodine démonstration en public, la moindre marque d'attachement entre hommes (car, entre homme et femme, tout est permis) suffit à déclainer insultes ou quolibets alors qu'en Orient les Arabes de tous âges se promènent par couples mâles en se tenant l'auriculaire sans que personne y voie malice, que les Slaves s'embrassent sur la bouche et que, jusqu'à une époque récente, les Italiens du Sud dansaient entre hommes sans que quiconque s'avisât de s'en offusquer.

Aussi bien, pour Giono, Latin de naissance et de cœur, ce n'est pas l'amitié douteuse ou frelatée qu'il magnifie mais bien le compagnonnage libre et facile, l'indépendance, le désintéressement, le charme, la noblesse, la grandeur de ce sentiment rare et exaltant. Une amitié virile, platonique et pure mais surtout dénuée de calculs et d'arrière-pensées. *Arcadie* se veut défenseur d'un sentiment de cette qualité, qu'il s'agisse de jeunes ou d'adultes, d'hétérosexuels entre eux, d'homophiles entre eux ou bien, cas beaucoup plus fréquent qu'on le suppose, d'un homophile et d'un hétérosexuel.

Ce sentiment, Giono l'a-t-il appris de par son expérience guerrière ou bien le possédait-il déjà par héritage et par tempérament ?

N'oublions pas que, dans la « Provincia Romana », comme dans l'Afrique proche, comme dans la lointaine Albion, les hommes aiment à se retrouver entre eux, de temps en temps, pour le braconnage ou pour l'aventure, voire, tout simplement, pour leur tranquillité. Entre eux, cela signifie loin du foyer, des responsabilités de chef de famille, des cris de lardons et surtout loin de la Femme, tellement exclusive, tellement possessive, accapareuse et dominatrice, jalouse, tyrannique avec son giron et ses larmes, fatigante, assommante, calculatrice, prête à faire flèche de tout bois et à employer n'importe quel argument avec mauvaise foi pour faire triompher sa cause, avide d'affection un peu sirupeuse, de cris, de discussions, de scènes de ménage, de roucoulements et de récriminations conjugales, de gémissements, de jérémiades... J'arrête là car je crains d'avoir un peu forcé la note et noirci le tableau pour justifier mes (mauvaises) raisons. Je déclare, pour

l'apaisement de ma conscience, que ces sentiments n'étaient nullement ceux de Giono mais on peut tout de même convenir, sans être pour autant misogyne, qu'il y a un peu de vrai dans tout ça et que tout homme normalement constitué le ressent peu ou prou.

Et puis, comme l'on dit, tout ça n'empêche pas l'amour... ni, surtout, les réconciliations sur l'oreiller.

Quoi qu'il en soit, Giono, père de famille modèle, partait cependant assez souvent de chez lui et voyageait toujours seul. Mais n'oublions pas : l'amour, tel que Giono l'a toujours chanté, est bien autre chose que le désir et la possession.

C'est pourquoi il n'y a rien d'autre qu'une grande joie fraternelle dans ces hommes qui vont par couples dans beaucoup de ces romans : Bobi, le sage vagabond de « Que ma Joie demeure » que tout le monde voudrait avoir pour compagnon car il apprivoise même les cerfs, Albin et Amédée, unis à la vie à la mort malgré leurs différences d'âge dans « Un de Baumugnes » (« Angèle » pour le cinéma) et surtout, surtout, ce nomade, ce bohémien, ce *bambaïan* des « Grands Chemins » pour qui l'amitié remplace l'amour.

Sans oublier ces « Cavaliers de l'orage » qui chevauchent notre apocalypse, livre dont *Arcadie* a rendu compte dès parution (n° 151-152).

J'invite tous les Arcadiens à le découvrir ou à le relire.

LE BOUT DE LA ROUTE.

Denièrement, il a répondu brièvement au questionnaire d'*Arcadie* concernant l'homosexualité. Brièvement mais il a répondu parmi les premiers et c'est l'essentiel alors que tant de ses pairs — hétérosexuels ou homosexuels — se sont défilés.

« Ni un vice, ni une tare morale et on ne peut s'en corriger. C'est un fait, un point c'est tout » a-t-il écrit en réponse à la première question. Quant à ses éminents confrères pratiquants et tourmentés par le doute, il leur dit, avec son rude et gros bon sens paysan : « Un écrivain doit écrire, s'il écrit bien c'est parfait, s'il écrit mal, qu'il fasse autre chose. » Autrement dit : l'homosexualité se compte à part... et tout le reste est (bonne ou mauvaise) littérature.

De cela aussi nous devons souvenir et remerciements.

« En tête marche la lourde écume des béliers... avec leur lenteur, leur toison, leur mâle force, leur œil qui boit « (L'Eau vive) — « Il y a derrière l'air du jour des forces étranges que nous connaissons mal » (Naissance de l'Odyssee). Mais, toujours, une morale de la joie : « Le bonheur est une recherche. Il faut y employer l'expérience et son imagination » — « Pas malheureux, pas heureux : la vie. » — « Personne ne peut vivre sans joie. La vie, c'est la joie. » — « Et puis la vie, la vie, et la vie. »

Le désir ? La possession ? « Les impuissants seuls sont obsédés ! » — Plutôt l'amitié : « Un copain magnifique, affectueux et fidèle » — « C'est difficile de trouver l'amour. Je crois que c'est impossible de trouver l'amour. » — « J'étais au bout de la ficelle d'amitié amarrée dans nos deux cœurs ; encore un pas, elle cassait. » (Un de Baumnges). La civilisation ? La ville ? « Ils auront beau appeler : la tôle emboutie chez Renault ne leur répondra pas. » — « Il n'y aura de bonheur pour vous que le jour où les grands arbres crèveront les rues, où le poids des lianes fera crouler l'obélisque et courbera la Tour Eiffel ; où, devant les guichets du Louvre, on n'entendra plus que le léger bruit des cosses mûres et des graines sauvages qui tombent ; le jour où, des cavernes du métro, des sangliers éblouis sortiront en tremblant de la queue... » (Solitude de la Pitié). Alors, la Terre : « La terre et ses vagues noires où les mauvaises herbes coupées moussent comme une écume verte » — « La montagne est ma mère » — « Il tue quand il coupe un arbre, il tue quand il fauche... C'est donc tout vivant ? Tout, bêtes, plantes, et qui sait ? Peut-être les pierres aussi... »

Mais vient le Soir et la Fin du Grand Troupeau. « L'air sent le soufre, le gravier et la glace ». C'est le temps de la vieillesse. C'est encore le temps de la Vie. « La mort, bénissons-la ! N'est beau que ce qui finira... Bien sûr, je rouspéterai, l'heure venue ! quant à la vieillesse, c'est un âge admirable : plus de passion aveugle ; moins de hâte à savourer les choses. »

La vie, la vie, encore la vie... jusqu'à ce que « le soleil crévé se vide comme un œuf dans le dessous de la terre. »

Dormez en paix, Jean le Bleu, cette Terre que vous avez tant parcourue, tant aimée, tant chantée sera douce et légère à votre dépouille humaine.

JEAN-PIERRE MAURICE.

A PROPOS DU GAY LIBERATION FRONT, DU BLACK PANTHER PARTY, ET DE CUBA

par ANDRÉ CLAIR.

On juge l'arbre à ses fruits et les innovations, sinon les bouleversements qu'apporte un Mouvement homosexuel comme le *Gay Liberation Front* (Front de Libération des homosexuels), aux Etats-Unis, aux résultats obtenus par sa politique « révolutionnaire ». Dans la série d'articles, intitulée *Etats-Unis : impressions et réflexions* (1), Marc Daniel s'est assez étendu sur ce Front de Libération homosexuelle ; il nous a informé de ses objectifs (l'alliance, sur une base révolutionnaire, des homosexuels américains avec les militants du Parti des Panthères Noires, la lutte contre l'ordre social établi, la défense des combattants du Vietnam, etc.), il a signalé les obstacles qui, à la veille des vacances de 1970, semblaient bien insurmontables pour les dirigeants de ce Mouvement : entre autres, l'opposition déclarée « de certains leaders noirs, le Roi Jones (qui pourtant avait été l'auteur d'une pièce consacrée à des activités homosexuelles dans... *Les Toilettes* — c'était le titre de son œuvre !), Elridge Cleaver, Rap Brown, qui attaquent et injurient les homosexuels, bien loin d'accepter leur aide sur la lutte contre le racisme et la ségrégation ». Il signalait aussi que Le Roi Jones avait traité ces homosexuels de *tricheurs*. Il y avait donc lieu de s'interroger sur le comportement aventuriste du G.L.F. Le fait de choisir une voie d'opposition directe à toute la société américaine, les attitudes adoptées par certains membres de cette organisation, lesquels n'hésitaient pas à user de violence contre leurs adversaires, tout cela n'allait-il pas provoquer une réaction très vive, dans la population hétérosexuelle, contre l'ensemble des homosexuels ? Il était permis de se le

(1) *Arcadie* n° 196, 197, 198 (avril, mai et juin 1970).

demander, comme le faisait remarquer Marc Daniel, au terme de l'un de ses articles : « Je conçois qu'on puisse être de l'avis contraire (à celui d'*Arcadie* et des organisations homosexuelles qui tentent, non sans difficultés, et avec des résultats souvent inégaux, de promouvoir l'intégration des homosexuels dans la société), si l'on possède une dose suffisante d'illusion et d'aveuglement quant aux dangers encourus. »

Mise en garde judicieuse et qui n'a rien perdu de son actualité, si l'on se réfère à la société française d'aujourd'hui (il est bien certain que nous assistons en France à une réaction violemment anti-sexuelle, et à l'heure où j'écris ces lignes, un rédacteur de *Paris-Match*, Jean Cau, consacrait un violent article au danger de la pornographie, avant de s'en prendre aux recherches en matière de sexologie). Mais les Etats-Unis ne sont pas la France, et, dans ce pays, on peut assister à de singuliers coups de théâtre, nous le verrons, qui doivent nous inciter à réfléchir sur l'action d'un mouvement homosexuel dont la politique pouvait nous paraître fort aventurée dans un premier temps.

Il est bien évident que réflexion ne veut pas dire approbation. Mais je crois que dans la mesure où toute action, entreprise par n'importe quel groupe d'homosexuels, si extrémistes paraissent-ils au premier abord, aboutit à un résultat positif pour notre libération nous devons signaler la chose aux lecteurs d'*Arcadie* et la proposer à leur méditation.

Avant d'indiquer les résultats obtenus par le G.L.F., peut-être est-il bon de rappeler les origines de ce mouvement. La création du G.L.F. remonte au 28 juin 1969. Ce n'est donc pas vieux. Ce jour-là, les clients d'un bar de Greenwich Village, en voulant s'opposer à une rafle de police, provoquaient la première émeute d'homosexuels aux U.S.A. C'est à partir de cette action mémorable que le Front de Libération des homosexuels allait se constituer, et, très vite, il s'étend à plusieurs grandes villes américaines : Los Angeles, Chicago, Boston, Philadelphie, Berkeley, et j'en passe.

Les positions politiques du G.L.F. se révélèrent bientôt ultra-révolutionnaires et militantes. Pour eux, la libération des homosexuels s'inclut dans le projet, dira-t-on marxiste ? d'une transformation de l'ordre social, économique et politique des Etats-Unis afin d'instaurer un monde plus libre, plus juste, où l'homme deviendra l'ami de

l'homme (dans tous les sens du mot) et non son exploiteur ou son oppresseur.

Le G.L.F. regroupe des tendances que nous qualifierions de gauchistes, en France, allant des maoïstes et anarcho-maoïstes aux hippies et à une frange libérale de gauche. Les lesbiennes « révolutionnaires » ne sont pas non plus à l'extérieur du Mouvement. Au cours du printemps et de l'été 1970, le G.L.F. a joué un rôle très actif dans la communauté homosexuelle américaine ; il a copié l'action des militants du Parti des Panthères Noires. Exemples : création de contre-institutions, efforts pour assurer la protection légale ou non des homosexuels contre la police et aussi contre la « mafia » des bars, lutte contre la discrimination dont sont victimes les homosexuels, notamment dans l'emploi, etc.

Enfin et surtout, ils ont effectué un travail théorique et pratique à l'intérieur du Mouvement révolutionnaire : mise en question des normes bourgeoises, notamment en matière de sexualité, chez les Révolutionnaires américains, défense du Mouvement de libération des femmes, et — nous l'avons dit — recherche d'une alliance avec les Panthères Noires. Voyons un peu ce qu'ils sont parvenus à obtenir de celles-ci.

Nous avons dit, en commençant cet article, qu'on juge l'arbre à ses fruits. Nous avons écrit, par la suite, que les Etats-Unis étaient le pays des coups de théâtre. Et il faut bien reconnaître que, par rapport aux réactions des leaders noirs américains comme Cleaver (ministre de l'Information du B.P.P.), hostiles au Mouvement de libération des homosexuels, le texte de la déclaration que le plus important dirigeant du Parti des Panthères Noires, Huey P. Newton, avait prononcée après sa libération sous caution, le 5 août 1970, exprime réellement un bouleversement dans l'appréciation portée par les militants noirs à l'égard des homosexuels.

Ce texte (2) prend nettement position en faveur de « la juste lutte des homosexuels et des femmes pour leur libération ». Destiné d'abord exclusivement aux militants des

(2) On trouvera de nombreux extraits de ce texte dans *Français encore un effort* (éd. Jérôme Martinand). Deux journaux, en France, ont publié l'intégralité ou de larges extraits de cette déclaration : le journal *Tout* (direction : Jean-Paul Sartre), qu'animent des militants anarcho-maoïstes (assez « underground ») de « Vive la Révolution », et *Actuel* (n° 1 nouvelle série).

sections du B.P.P., il fut jugé ensuite d'une importance assez grande pour être rendu public. La première impression qu'on ressent à la lecture, c'est de se trouver en face d'un homme honnête : Newton constate d'abord l'existence d'un fort mouvement de libération parmi les homosexuels. Il reconnaît, à l'intérieur du mouvement révolutionnaire négro-américain, ce qu'il appelle un « sentiment d'insécurité », de très fort préjugés anti-homosexuels (y compris chez lui-même). Il n'hésite pas à mettre les points sur les i : « Nous le savons tous bien, notre première impulsion est souvent de mettre notre poing dans la figure (d'un homosexuel), parce que nous avons peur d'être nous-mêmes homosexuels, et nous avons envie de frapper les femmes ou de les faire taire parce que nous avons peur qu'elles nous châtent... ». Il continue ainsi : « Nous ne devons pas tomber dans les attitudes de type raciste... » Il met en garde ses compatriotes noirs contre une condamnation du phénomène homosexuel, car « nous ne disposons pas d'un système de valeurs révolutionnaires... ».

Newton se demande ensuite comment des individus « sont devenus homosexuels ». A cette question, il répond honnêtement qu'il n'en sait rien. Ce dont il est à peu près sûr, c'est que l'homosexualité ne doit pas être le produit d'une décadence du capitalisme et d'ajouter : « L'homosexualité est un fait, et nous devons considérer la question sous son aspect fondamental, qui est que chacun doit pouvoir faire de son corps l'usage qui lui plaît. » Reconnaissions que dans la bouche d'un révolutionnaire (et qui plus est : d'un marxiste-léniniste), de pareilles réflexions sont rares. Nous n'avions plus guère entendu parler de libération des homosexuels depuis l'enterrement par Staline de la Révolution soviétique.

Certes, Newton ne prend pas la défense de tous les homosexuels, mais bien évidemment de ceux qui se veulent des Révolutionnaires, des alliés sans aucune équivoque. Quand on sait à quel point, pendant tant d'années, les homosexuels étaient considérés dans tous les milieux progressistes du monde, comme des suspects a priori, il est assez réconfortant de lire : « Rien ne nous permet de dire qu'un homosexuel ne peut pas être lui aussi révolutionnaire. Et ce sont sans doute mes préjugés qui me font dire : même un homosexuel peut être révolutionnaire. Bien au contraire, il y a de fortes chances pour qu'un homosexuel soit parmi les plus révolutionnaires des révolutionnaires. » Auparavant, il avait observé en se référant à ses lectures

que les homosexuels, rejetés dans toutes les sociétés occidentales (3) (et, aux Etats-Unis, ne l'oublions pas : le nombre d'Etats qui punissent très sévèrement les relations homosexuelles entre adultes consentants — de l'acte impudique commis en privé à la sodomie — l'emporte largement sur les quelques Etats libéraux à cet égard !), constituent, sans doute, « la couche la plus opprimée de cette société. »

Enfin, après avoir affirmé que « les homosexuels ne sont pas les ennemis du peuple », il préconise la formation d'une « coalition active avec les groupes de Libération des homosexuels et des femmes. » Signalons, au passage, qu'il conseille aux Révolutionnaires du Parti de Panthères Noires de bannir de leur « vocabulaire des expressions comme *sale pédé* ou *lavette...* pour qualifier des hommes qui sont les ennemis du peuple, comme Nixon ou Mitchell. »

Je ne sache pas qu'un hétérosexuel, révolutionnaire ou pas, marxiste ou non, ait pris une position aussi compréhensive envers les homosexuels, à l'exception de certains sexologues, à un niveau scientifique, comme Kinsey ou — plus près de nous — Ullerstam (dans ses *Minorités Erotiques*). Ce qui peut émouvoir le lecteur, dans cette déclaration, c'est l'humilité de Newton : il reconnaît ses propres faiblesses, son ignorance, ses préjugés même ; il parle comme un homme à d'autres hommes, et non pas comme un spécialiste, qui trop souvent dissimule ses préjugés à travers un discours scientifique (voir ce que Foucault dit des relations entre la répression policière et le discours, à l'occasion de son entrée au Collège de France).

Le *Gay Liberation Front* a donc remporté une belle victoire auprès des membres du Parti des Panthères Noires. C'est aussi un beau coup de théâtre. Mais les Américains sont-ils les seuls à bouleverser leur état d'esprit, du jour au lendemain, à l'égard d'un sujet tabou, comme c'est le cas pour l'homosexualité ? Il est intéressant de lire dans le numéro 2 du magazine français *Actuel* (journal « underground »), p. 34, un article consacré à l'action du Front de Libération des Homosexuels... à Cuba. Oui : ils se sont rendus chez Fidel Castro. Ils y ont même coupé la canne

(3) Nous entendons par occidentales toutes les sociétés qui participent, de près ou de loin, de la civilisation judéo-chrétienne : il est bien évident que tout athée qu'elle se prétende l'U.R.S.S. (et ses satellites) participe de cette civilisation.

à sucre au sein de la brigade *Venceremos*, composée d'étudiants américains. Leurs conclusions ? Ils pensent que Cuba, peu à peu, va se libérer de ses préjugés. Ils n'en critiquent pas moins la position actuelle du régime castriste à l'égard des homosexuels. Ils apportent toutefois des précisions intéressantes, quant à l'attitude passée du régime envers ceux-ci et des modifications qui se sont produites depuis quelque temps à leur égard. On apprend ainsi qu'il y eut effectivement à une époque une lutte à la fois contre les homosexuels et les cheveux longs (ce qui ne fait d'ailleurs que confirmer ce que me disait en privé un homosexuel cubain membre d'un service de relations publiques avec les Occidentaux). Il est exact qu'on enferma des homosexuels dans des camps de travail. Mais, d'après eux, Fidel Castro intervint personnellement pour faire cesser cette injustice. Selon eux, « l'homosexualité n'est pas illégale à Cuba, mais la croyance qu'un homosexuel ne peut devenir un bon communiste façonne une société de répression sexuelle et une société communiste ne peut exister sur une terre de répression sexuelle. »

S'il ne faut pas attribuer la répression de l'homosexualité à Cuba au système castriste, à qui la faute ? Cette question est d'autant plus intéressante à soulever, si l'on se rappelle que le régime issu de la révolution d'octobre 17 en Russie avait commencé sa carrière en supprimant purement et simplement la vieille loi tsariste qui réprimait l'homosexualité, et cherché à rapprocher les homosexuels des autres hommes. Dans le cas de Cuba, la répression de l'homosexualité, selon l'article de *Actuel* peut être attribuée à trois facteurs : l'héritage culturel et religieux espagnol, le culte du « macho », la prostitution de certains homosexuels cubains aux envahisseurs américains. Comment transformer l'état d'esprit de la population cubaine à l'égard des homosexuels ? Et du même coup, parvenir peut-être à créer un mouvement de libération sexuelle à Cuba ? Les auteurs de l'article pensent que cela est possible, grâce à des expériences comme celles qu'ils viennent de faire : réaliser en tant qu'homosexuels un travail collectif ; servir le peuple cubain par des actions quotidiennes, banales, matérielles, en son sein.

Il est difficile de savoir s'ils vont arriver à réussir auprès de Fidel Castro là où Gide avait échoué auprès de Staline, à l'époque de son engagement dans le Parti Communiste Français, vers 1935-36. Mais Cuba n'est pas la Russie de Staline. Et Fidel Castro semble parfois capable de recon-

naître les erreurs de son régime. Il faut aussi rappeler qu'il y a quelques années, le poète Allen Ginsberg, hippie chevelu et homosexuel, avait porté un tort assez considérable à la cause des homosexuels cubains à l'occasion d'une visite chez Fidel Castro. En effet, il avait déclaré à la télévision cubaine qu'il admirait tellement Che Guevara (celui-ci était encore ministre de l'Agriculture) qu'il aurait été ravi de coucher avec. A la suite de cette provocation il fut expulsé de Cuba.

Reconnaissons-le : capitaliste ou socialiste, libéral ou puritain, y a-t-il un pays au monde qui accepterait d'entendre un de ses hôtes étrangers tenir publiquement de tels propos ? A ma connaissance, il n'y en a pas. Bien entendu, cela ne justifie pas la répression sexuelle à Cuba.

Avant de terminer, je rappellerai pour mémoire la récente manifestation des homosexuels américains (1 200 personnes) et la part importante qu'y prit le G.L.F. (4). Cette manifestation, comme on sait, eut lieu le 28 juin 1970 après-midi à Hollywood pour célébrer le premier anniversaire de la révolte homosexuelle de New-York, mentionnée par nous au début de cet article. D'autres manifestations du même ordre sont prévues pour les mois qui viennent.

Que devons-nous tirer comme conclusion de l'action du *Front de Libération des Homosexuels* ? Le point le plus important, à mon avis, est celui-ci : les mouvements homosexuels sont sujets à des transformations, voire à des bouleversements, en fonction de la situation historique, sociale, politique, économique et psychologique, d'un pays (d'une population), dans un moment donné. Par ailleurs, il serait grave de confondre l'activité des groupes de francs-tireurs avec la politique de certaines institutions homosexuelles, solidement enracinées dans la société, et qui permettent justement aux francs-tireurs de trouver un abri si leurs actions aboutissent à un échec. Il est nécessaire qu'il y ait à la fois des mouvements comme le G.L.F. et de l'autre des institutions homosexuelles plus calmes, plus responsables aussi. J'appellerai ces dernières d'un terme assez neutre : celui de « structures d'attente ». Il est bien évident, pour en revenir à la France, qu'il faut attendre actuellement un moment plus favorable pour s'engager, fut-ce à titre individuel, dans des actions aventurées comme celles

(4) *Manifestations homophiles à Los Angeles* par Angela Douglas. *Arcadie*, n° 203. Novembre 1970.

du G.L.F. Ce qui me paraît (soit dit en passant) surmonter l'opposition que je trouve assez superficielle entre la politique d'intégration des homosexuels dans la société et celle de la lutte ouverte contre cette société.

Il n'en reste pas moins que le *Front de Libération des Homosexuels* américain a entrepris des actions qui se sont révélées positives pour les homosexuels. Et il est bien certain qu'en donnant l'exemple, comme ils l'ont fait à Cuba, de ce que des homosexuels peuvent être capables de faire au milieu d'autres hommes, ils rendront de précieux services à la cause des homosexuels cubains : montrer au régime castriste et à la population cubaine que les homosexuels ne sont ni des créatures inférieures — héritières du « capitalisme décadent » — ni des surhommes. Mais bien des êtres humains, comme les autres. Et capables, comme n'importe quel Cubain, d'aider au développement de la production économique et aussi scientifique, littéraire ou politique. Se priver de ce précieux matériel humain est une sottise dont il faut espérer que le régime castriste prendra conscience assz vite : il n'a déjà que trop perdu d'excellents citoyens à cause de cette stupide répression des homosexuels, alors que ceux-ci étaient déchirés entre leur sympathie pour Fidel Castro et son régime et leur dégoût d'une répression sexuelle injustifiée.

Cela dit, attendons la suite, et continuons de juger l'arbre à ses fruits.

ANDRÉ CLAIR.

CLAUDE-LOUIS COMBET

INFERNAUX PALUDS

« Voué à toutes les *IMPASSES* du Désir »

Ed. Flammarion — 234 p. — 18,50 F

DES ROSES POUR APOLLON

par JEAN D'ARGOS.

L'Acropole s'éclaire des dernières lueurs du soleil couchant. Un Athénien rentre chez lui.

« D'un geste élégant, l'homme rajuste autour de ses épaules son vêtement blanc plissé et s'arrête devant une porte ornée d'un fronton sculpté. D'un bond, la belette a franchi le mur. L'homme répond au salut des passants et suit longuement des yeux un adolescent aux longues jambes nerveuses qui descend la ruelle, portant une corbille en équilibre sur sa tête bouclée, tout en jouant de la flûte, cependant qu'il se retourne de temps à autre pour regarder l'homme qui attend toujours devant la porte. Avant de tourner le coin, le garçon lance derrière lui un dernier regard empreint de respect. L'homme, alors, soulève le marteau de bronze... »

Cet homme qui, une belette apprivoisée sur l'épaule, regagne en fin d'après-midi sa demeure, c'est Solon. Et celui qui nous le présente, tel un personnage familier, est l'Allemand Joachim Fernau, dans son bel ouvrage *Des roses pour Appollon*, qui se veut « une histoire moderne de la Grèce antique » (1). L'auteur a voulu combattre la discutable tradition, d'origine en partie scolaire, qui rend trop souvent les Grecs, dans l'esprit de nos contemporains, « classiques », c'est-à-dire majestueux, pontifiants, avec, en tous leurs gestes, quelque chose d'insolite et de monumental.

D'où, chez Joachim Fernau, un humour léger, qui enveloppe son récit d'une poétique fraîcheur ; l'Antiquité vit, dans ces pages, d'une façon simple, comme s'étalerait devant nous le spectacle de la vie quotidienne. C'est d'un sain réalisme, sans recherche de vulgarité ; mais on est bien

(1) « Rosen für Apoll », Berlin 1961 ; traduction française chez Robert Laffont, 1965.

loin du ton solennel qu'imposèrent l'art et le théâtre classiques. Loin également de l'esprit burlesque ou héroï-comique de « La belle Hélène » et d'« Orphée aux Enfers », dont le spirituel sacrilège trouvait précisément son sel iconoclaste en la marmoréenne majesté qui devait draper l'antique pour des générations de spectateurs formées à de conventionnelles « humanités ».

Des roses pour Apollon nous parle de la Crète, de Mycènes et d'Homère, de Schliemann et de l'invasion des Doriens, puis de l'évolution d'Athènes, de Sparte et de Corinthe. Il ne nous a pas semblé, à la lecture, que des vues nouvelles en soi, que des solutions aux diverses énigmes de l'histoire, soient apportées par cet ouvrage qui est une manière d'intelligente vulgarisation. On doit, par contre, souligner le mérite de Fernau lorsqu'il met en lumière un élément essentiel de l'âme grecque, par lequel s'explique toute une civilisation : le sens de la beauté. « C'est Homère qui a donné à la Grèce classique la notion de bien et de mal, non pas en tant qu'éthique, mais en tant qu'esthétique !... Le bien n'est pas « moral », il est beau. La vérité est belle, la fidélité est belle, la bravoure est belle, la sincérité est belle, la justice est belle, tout cela est beau, élégant, harmonieux, artistique » (p. 58).

Il était bon de rappeler cette vérité liminaire à tous ceux qui n'ont approché que de loin l'univers de la Grèce. La beauté en est l'essentiel fondement, avec le sens du tragique, l'angoisse devant le destin et la mort, qui sont d'ailleurs une indirecte conséquence du primat de l'esthétique.

Comment J. Fernau aurait-il pu trouver, pour son ouvrage, un titre plus évocateur que celui qui le place sous l'égide d'Apollon ? « Les Grecs ne connaissaient qu'une seule faim, celle de la beauté » ; cette beauté, parfois, est féminine : l'auteur rappelle comment Phryné, l'hétaïre accusée d'impiété, fut sauvée devant le tribunal par le défenseur qui fit tomber sa robe. « Et les juges furent saisis d'une crainte sacrée, si bien qu'ils n'osèrent pas condamner la messagère d'Aphrodite. Des roses pour la déesse » (p. 222).

Mais le sixième chapitre de l'ouvrage est consacré à l'autre amour, celui dont Zeus lui-même donna l'exemple, transportant dans l'Olympe l'adolescent aimé : « Cette clé de l'âme grecque, la pédérastie », écrit l'auteur, ce « que l'on éprouve lorsque le sentiment du beau a reçu

des dieux plein pouvoir et s'épanouit en toute liberté ». Des roses pour Ganymède...

Il est bien connu — ne serait-ce que par ce dont témoigne la sculpture — que « les Grecs idolâtraient le corps masculin en tant que création esthétique » et que lorsqu'ils « parlaient du « beau sexe », ils faisaient allusion au sexe masculin ». Mais ce qui est essentiel, dans le travail de J. Fernau, c'est l'étude des conséquences sociales, éducatives, de l'éroto-pédagogie : peu entrevues en France mis à part le mot célèbre de Stendhal, les allusions de Peladan dans l'« Athlétique », lorsqu'il cite du reste et Solon et Platon, les confessions courageuses de Georges Portal et de Daniel Guérin, furtives, et d'ailleurs incomprises en notre civilisation féminisée.

La comparaison avec nos sociétés actuelles, qui trop souvent oublient les vertus de l'éroto-pédagogie, est éloquente. « Approchez-vous de la fenêtre et jetez un coup d'œil dans la rue, quel est le mot qui vous vient à l'esprit à la vue des adolescents qui passent, si vous n'avez pas la chance d'apercevoir une exception ? Gamins. Et croyez-vous que le mot qui viendra à l'esprit de ces « gamins », si, par hasard, ils lèvent les yeux vers vous, sera plus flatteur ? Dans ces petites cervelles primitives, frustes et arrogantes n'habite, à l'exception des sentiments filiaux de pure routine, aucune pensée pour l'homme adulte.

« Lorsque vous songez à l'Hellade, il vous faut chasser complètement de votre mémoire ces créatures qui ont trouvé leur prototype dans l'absurde et délirant « junior » américain. Jamais les liens psychiques qui, dans l'ancienne Grèce, existaient entre le garçon adolescent et l'adulte, n'ont été depuis à nouveau égalés. »

Ainsi, « l'adolescent grec possédait une fréquence psychique plus riche d'une vibration qu'aujourd'hui », et « le « pais » se trouvait très vite et très facilement, vis-à-vis de l'homme, dans la position d'un admirateur exigeant ». C'est cette vibration, cette possibilité d'admiration qui font tragiquement défaut à l'adolescent mâle dans les matriarcales sociétés modernes. Puisque l'auteur cite les réalités américaines en la matière, il n'est que de songer aux remarques du Dr Wainwright Churchill (2). Non seulement la haine de l'homosexualité interdit les « amitiés

(2) Compte rendu par le Dr Brongersma in *Arcadie*, n° 197, 198 et 199-200 de 1970. Citations empruntées aux pages 274 et 275.

fortes et pleines de signification entre hommes de premier plan, par peur des interprétations homosexuelles auxquelles une telle amitié pourrait donner lieu », mais encore « la phobie de l'homosexualité se montre particulièrement nuisible aux relations entre père et fils. On évite toute expression d'affection. Leur besoin naturel de se sentir aimés et guidés restant insatisfait à la maison, les garçons cherchent à s'intégrer dans la vie des bandes souvent criminelles, avec tous les maux qui s'ensuivent ».

Le thème de la « société sans pères », aboutissement de la « mort du père » sous toutes ses formes, est partout dans le monde contemporain, atlantique surtout. Et sa conséquence directe est la sous-éducation, voire la déséducation de l'adolescent que nous connaissons, avec tout ce qui résulte des frustrations subies par le garçon. Déjà Jung regrettait la douloureuse décadence en Occident de la fonction et de la mission paternelles, car pour lui le père dans la famille représentait l'esprit. Capitalistes ou socialistes, les sociétés modernes n'exaltent, sous tous ses aspects, que la maternité ; ou bien c'est l'idéal collectiviste d'un état dont les mamelles fécondes prennent en charge la distribution de tout ce que peuvent souhaiter des individus qu'on maintient à l'état de perpétuels nourrissons ; ou bien l'âpreté de la concurrence fait des mâles adultes, usés jusqu'à la défaillance cardiaque par la lutte pour le profit, les uns contre les autres, les simples pourvoyeurs financiers de « familles » réduites à un bloc femme-enfants, qu'ils entretiennent pendant la paix, défendent à la guerre, sans y disposer de pouvoir et d'autorité, sans en recevoir de véritable affection, puisque malgré tout leur dévouement et leurs sacrifices, ils sont considérés sans cesse, époux et pères, comme les « oppresseurs » en puissance, les tyrans à éliminer. La psychanalyse — qui sous ses formes actuelles n'aurait pu prendre naissance avant le dix-neuvième siècle — fait du complexe d'Œdipe un dogme pseudo-scientifique que dément, dans la réalité psychologique, le profond besoin d'imago paternelle et d'affection virile qui se manifeste chez les jeunes enfants, et les emplit de joie et de gratitude lorsque l'occasion trop rare leur permet d'en bénéficier. Et les formes légales qui découlent des stéréotypes imposteurs engendrés par l'hypertrophie démentielle de prétendus rôles maternels sont symbolisées de nos jours par les innombrables drames de Cestac.

Joachim Fernau rappelle le désir du « pais » de se faire d'un homme un ami et un éducateur dévoué, et la néces-

sité ressentie par les adultes de « s'attacher un garçon en qui ils voyaient, physiquement et spirituellement, leur fils électif ». Et il poursuit : « En fait, la moitié des Grecs mâles étaient unis par de tels liens. Tous ses moments de liberté, l'homme les passait avec l'adolescent. Entre ses occupations professionnelles et ses devoirs domestiques indispensables, son temps appartenait au « pais ». Ils passaient des heures à converser, des heures à étudier, des heures encore plus nombreuses à s'entraîner sur le stade du Gymnasion... Oui, on prenait cela terriblement au sérieux. L'homme offrait à l'éphèbe tout ce qu'il possédait en savoir, en idées, en expérience ; il n'avait pas de plus grand désir que d'en faire un « kalos kagatos », un être parfait de corps et d'esprit ».

Passant d'Athènes à Sparte, il souligne que, dans cette « grande citadelle d'un ordre » la pédérastie n'y est plus seulement, comme en d'autres cités, un prolongement ou un succédané de l'éducation paternelle, mais qu'elle y devient une institution d'état. Citant la formule de Theodor Daubler : « Toute attaque contre la pédérastie eût amené, à l'époque de l'apogée de Sparte, un véritable bouleversement et eût été considérée comme malsaine et contraire à l'intérêt public », il rappelle que « L'Etat spartiate souhaitait que chaque adolescent fût solidement enchaîné par des liens érotiques à un homme exemplaire et que chaque guerrier éprouvât pour un « pais » des sentiments analogues, qui le stimulaient et l'encourageaient à servir lui-même de modèle ».

Dans ces sociétés où l'homme est la mesure de toutes choses, chacun sait que l'athlète est le modèle dont les proportions inspirent le sculpteur, l'architecte, parce que l'harmonie d'une anatomie parfaite est un moyen privilégié, dirait Platon, pour participer à l'idée du beau, condition nécessaire de toute création d'envergure. Alors que de nos jours, dans tous les domaines de la vie sociale, c'est une silhouette féminine, vedette, « assistante » ou « hôtesse », qui détient le tacite mais obsédant monopole de la vie de relation, c'est tout naturellement une figure virile que Pisistrate choisit pour orner les colonnes guidant les voyageurs : « les « hermès », l'une de ses plus jolies idées », souligne l'auteur (p. 102). Des civilisations que nous connaissons, où l'homme n'est qu'une annexe économique de la femme, et l'enfant qu'une propriété, un simple prolongement même de cette dernière, que restera-t-il, dans quelques dizaines de siècles, qui témoigne

d'un vrai goût pour l'art ? La nudité féminine qui, dans la rue, le spectacle, la publicité, s'impose partout non sans agressivité de nos jours, engendrera-t-elle une forme d'esthétique de valeur comparable à celle de l'« Ordre grec » par excellence — le dorique — qui ne s'expliquerait pas sans la nudité agonistique ?

Traitant (pp. 285-287) des jeux d'Olympie, J. Fernau indique à qui l'ignorerait que la règle, à l'époque d'Alcibiade, était de paraître nu, non seulement pour les gymnastes, mais aussi pour les soigneurs et les entraîneurs, auxquels la même obligation était imposée. Pour expliquer cette dernière mesure, il relate une anecdote, assez peu vraisemblable, mais pittoresque : la mère d'un concurrent, sous un déguisement viril, cheveux coupés et chiton court, se serait introduite en ce milieu d'hommes en se faisant passer pour l'entraîneur de son fils. Mais après la victoire du garçon, oubliant dans sa joie toute prudence, elle aurait sauté une barrière, dans son court chiton, « ce qu'elle n'aurait pas dû faire, car les Grecs avaient les yeux perçants... ».

Il est impossible de rendre compte d'une manière suffisante d'un ouvrage aussi riche. Des thèmes essentiels sont traités par l'auteur. Notamment, il a pris une pleine conscience de cet épanouissement bénéfique de la personnalité, fruit de l'éducation hellénique ; il sait que certaines civilisations se marquent par la « croyance en la personnalité » comme d'autres s'ordonnent autour de la « croyance en la masse ». Et en plusieurs chapitres, il stigmatise le vocabulaire conventionnel et vide dont usent si volontiers ces dernières, l'abus des termes imprécis — ou franchement pervertis dans leur sens — dont s'alimente leur logomachie : « hégémonie », « liberté », « tyran », « progrès » surtout...

Mais si, dans le travail de l'historien allemand nous rendons compte surtout de ce qui a trait à l'éroto-pédagogie, c'est parce que lui-même y voit un trait essentiel, une disposition centrale du monde classique. Ceci d'ailleurs en soulignant que d'autres sociétés ont également connu — telle celle du Japon — cette « séparation entre les univers masculin et féminin, ... la même réciprocité des rapports, de vassal à suzerain, entre l'adolescent et des formes d'éducation semblables. En certaines contrées, elles sont restées vivaces jusqu'à nos jours.

Il nous est aisé, en lisant *Des roses pour Apollon*, de songer à divers aspects de ces survivances. A la charmante

amitié, affectueuse et intime, que l'on retrouve encore, entre père et garçon, en diverses régions de l'Italie méridionale par exemple. Ou à ces jeunes adolescents qui recherchent des caresses moins paternelles, mais sentent que l'aîné de même sexe peut leur apporter, avec les baisers, l'influence qui aidera à la maturation de leur propre nature. A l'enfant rencontré dans les montagnes de l'Athos dont nous parla, récemment, François Augières (3) : « Il semblait avoir, d'instinct, dès le premier regard échangé, deviné que j'étais un autre lui-même, capable de satisfaire, sans plus attendre, tous ses secrets désirs, et d'abord l'insondable besoin de tendresse entre les bras d'un adulte, qui est le fait de tous les adolescents « primitifs ». Et ces adolescents « primitifs » ne sont-ils pas simplement ceux qui ont encore la chance d'échapper au dessèchement des sociétés industrielles, « modernes » et pour cela « civilisées » ? Ne rappellent-ils pas les jeunes fils de pêcheurs « bronzés, souples et glissants comme des anguilles » évoqués (p. 157) par J. Fernau, qui s'assemblaient, jadis, aux fêtes de Corinthe ?

Son dernier chapitre est consacré à Alexandre. Dans le monde grec, tous les milieux cultivés se réjouirent de voir un disciple de Platon devenir précepteur du jeune Macédonien : le futur roi deviendrait un Grec.

« C'est ce que pensait Aristote et il existe, datant d'une époque postérieure, de nombreux et touchants tableaux représentant le philosophe qui, le bras passé autour des épaules de l'adolescent et s'entretenant gravement avec lui, se promène en sa compagnie dans les jardins et sous les péristyles ; l'un pénétré d'une gravité toute paternelle, l'autre, ses yeux brillants levés vers son maître. »

C'est le soir de la grande époque de l'histoire grecque. Comme chaque soir, l'Acropole se rosit des dernières lueurs du soleil. Mais, loin de là, ces yeux brillants qu'un adolescent lève vers son maître, ce sont encore les yeux de Ganymède — les yeux, aussi, d'Apollon.

JEAN D'ARGOS.

(3) François Augières, « Un voyage au Mont-Athos », Flammarion, 1970, p. 337.

LETTRE SANS RÉPONSE...

Françoise d'Eaubonne dans les dernières pages de son Eros minoritaire parle des « immenses domaines de l'éthique que la religion... concède depuis le début du siècle à ces toutes petites filles : les sciences humaines ». Quelques études des savants qui se proclament chrétiens permettent de voir combien cette « concession » est douloureuse et confuse. L'auteur de cette lettre adressée en juillet dernier au Chancelier des facultés catholiques de Lille et restée sans réponse, a voulu poser le problème concrètement, à propos d'un livre où figurent deux chapitres sur l'homosexualité et qui, outre ses prétentions scientifiques et pédagogiques — c'est, paraît-il, « l'essentiel d'un cours rôdé pendant plusieurs années »... —, est présenté comme un guide pastoral par la hiérarchie. Cette lettre était signée, mais tous les Arcadiens comprendront qu'un enseignant est contraint ici à garder l'anonymat.

Monseigneur,

La lettre que je vous adresse se rapporte au livre « Etudes de sexologie » (Bloud et Gay), qui vient de paraître dans une « édition refondue » et dont vous avez rédigé l'avant-propos.

Reprenant les termes du Cardinal Liénart, vous le présentez comme « une aide pour les foyers, les éducateurs et conseillers spirituels ». C'est d'abord à titre d'éducateur, comme professeur de lettres dans un lycée, que je vous envoie ces quelques pages. Mais deux études ont particulièrement retenu mon attention, celles qui concernent les « déviations sexuelles » (chap. 15 et 16), et c'est aussi à titre d'homosexuel ou d'homophile, si vous préférez, que je vous écris.

Si je comprends bien le sens de la caution spirituelle et pastorale que vous accordez à ce livre, c'est que vous le considérez comme un lieu de rencontre entre la science, la description scientifique et la philosophie, la morale, la théologie, la religion catholique. Dans ces pages vous

avez perçu qu'une communication se faisait entre le savant et le moraliste, au sens le plus élevé du terme, au sujet de la sexualité.

Or il est une partie de cet ouvrage où ce dialogue ne se fait pas : ce sont les deux chapitres dont je vous parlais. Les raisons sont, à mon avis, assez claires : d'une part l'analyse scientifique est beaucoup trop médiocre. Il peut paraître présomptueux de ma part de juger de la qualité du travail du Docteur Ernst, mais je puis vous assurer que, mis à part quelques articles de vieux « Larousse-Médical » et d'ouvrages similaires, je n'ai jamais rien lu, s'agissant d'homosexualité, d'aussi incomplet, confus, caricatural, et donc d'aussi faux sur le seul plan scientifique. On ne peut plus parler des hommes, aussi étranges paraissent-ils, comme on parle d'insectes, surtout lorsqu'on vulgarise des connaissances scientifiques. Je me demande combien de fois il est arrivé au Docteur Ernst de s'entretenir d'égal à égal avec un homosexuel, en dehors d'un cabinet de consultation ou d'une prison. Je n'irai pas jusqu'à lui demander s'il a des amis homosexuels. Comment être l'ami, sinon par pitié, de celui que l'on considère comme un « pervers constitutionnel » (p. 290) ? Et c'est précisément là un point de *morale scientifique* fort important. Il est probable que le Docteur Ernst ne ferait pas de morale à si bon marché, parlant de son refus d'« absoudre tous ceux qui... s'abandonnent à la déviation » (p. 290), de « complaisance envers le vice » (p. 291), s'il ne jouait pas le rôle du moraliste légiférant, étiquetant, en fait déformant complètement le sens de la morale, rôle qu'il joue très mal, bien sûr, puisque ce n'est pas le sien. Comme le fait très justement remarquer Pierre Montaigne dans le chapitre suivant, il s'est établi petit à petit un dialogue entre le psychologue et le moraliste au sujet de l'homme ; il faudrait préciser que ce dialogue doit aussi se dérouler dans l'esprit du chercheur lui-même : la vraie morale scientifique n'est-elle pas de donner un sens au phénomène étudié — comme Freud a donné un sens au rêve, c'est-à-dire au non-sens pour les psychologues de son temps ? Et non pas d'interpréter très maladroitement une morale dite objective et de la plaquer de façon fort ridicule sur des phénomènes qui n'ont aucun rapport avec elle, comme ferait un névrosé ? Bref autant de raisons parmi d'autres, pour soutenir que ce chapitre par son insuffisance du seul point de vue scientifique ne peut être un point de départ sérieux pour une discussion morale sur l'homosexualité.

Le chapitre suivant non plus ne me paraît pas créer ce climat favorable à une communication entre savant et moraliste auquel je faisais allusion. Je ne relèverai pas le lyrisme pathétique et « triomphaliste » dont l'auteur a jugé bon d'orner son style dans les premières lignes (p. 292) et qui honnêtement me semble indécent et ridicule. Il y a par ailleurs des aperçus assez nets sur une liberté conçue comme un projet de l'homme sur lui-même, sur le rôle d'une Eglise assistante de *tous* les hommes, devenus pénitents, sur le sens du péché comme refus d'amour et non comme acte objectif, etc. Mais alors, quand on s'est orienté vers une réflexion si ouverte, pourquoi rester paralysé au moment où l'on retrouve « ces personnes obsédées par une sexualité déviée » — je tiens à préciser que la plupart des homosexuels (tous si on voulait bien les laisser s'entraider et s'épanouir) refusent en toute conscience et responsabilité ces étiquettes grotesques de « psychismes pauvres et disgraciés » ou de « psychismes infirmes »... ! — ? Pourquoi entretenir cette distinction si confortable pour certains entre « l'homme au psychisme heureux, si riche en dons naturels... » et « les pauvres, au psychisme infirme » (p. 306) ? Toute cette analyse qui termine le chapitre de Pierre Montaigne est un développement sur ce thème central qui a pourtant déjà bien servi à l'Eglise dans les rapports entre riches et pauvres, et dont on aurait pu croire qu'il avait fini par s'user, surtout en France. Et pourtant il est encore capable de produire des perles comme celle-ci : « Elle nous précédera demain dans le Royaume, cette femme de mauvaise vie que nous nous imaginons précéder aujourd'hui ! » En réalité il y a aussi quelque chose qui s'est « bloqué » dans l'étude de Pierre Montaigne. Il n'y a pas d'échange entre une recherche théologique juridique ouverte et une méthode de contact avec la réalité. Pierre Montaigne parle de ces « psychismes pauvres et disgraciés » du haut de son « psychisme adulte », comme le Docteur Ernst parle en entomologiste des « aberrations sexuelles ». Dès lors ni l'un, ni l'autre, avouons-le, ne pouvaient réussir et c'est pourquoi ces deux études font si piètre figure dans l'ensemble du livre et, je vous le dis franchement, à l'étranger, du moins dans certains pays, elles feront sourire.

Alors, je voudrais en venir au point le plus important de ma lettre, comment expliquer de telles erreurs ? Je crois que l'Eglise institutionnelle y a une grande part de responsabilité. Elle ne facilite pas le travail des savants et

des penseurs en restant trop étroitement liée à une mentalité judaïque qui avait proscrit l'homosexualité par nécessité pratique. Il n'est pas étonnant qu'un tel refus aboutisse à des « échafaudages » aussi bizarres que ceux dont j'ai parlé plus haut. Mais en revanche il est grave qu'en 1970, en France, on fasse passer comme un point de vue quasi officiel de l'Eglise sur l'homosexualité, de semblables étrangetés, qu'on offre à deux millions de nos compatriotes le choix entre l'irresponsabilité totale (l'asile) et la perversion constitutionnelle (la prison ou le « camp » à l'espagnole), qu'on propose cela comme « une aide pour les foyers, les éducateurs et les conseillers spirituels », qu'on se fasse ainsi l'allié dans la cité des pires ennemis de la personne humaine. Monseigneur, même si l'Eglise n'a pas encore réussi à oublier de juger, elle pourrait au moins daigner entendre ceux qu'elle accuse. Elle éviterait ainsi de s'enfermer dans un monologue stérile ; elle ne précipiterait pas dans l'angoisse, voire le désespoir et ses conséquences directes certains de ses membres homosexuels mais chrétiens tout de même ; elle ne cautionnerait plus une sorte de racisme sexuel qui a cours en occident même chez certains non-chrétiens à l'égard d'autres non-chrétiens, Monseigneur, vous n'êtes pas sans savoir ce qui se passe en Hollande depuis *dix ans* déjà, où de telles pages ne trouveraient personne même pour être polycopiées : à Amsterdam, à Utrecht, à Lille et ailleurs les chrétiens sont les mêmes, les homosexuels aussi. Vous n'êtes pas sans savoir non plus, qu'à Reims, il y a quelques mois, M. André Baudry, directeur d'*Arcadie* qui regroupe un grand nombre d'homosexuels français et étrangers, a été reçu pendant plusieurs heures par l'Archevêque, et qu'un dialogue très positif s'est ainsi engagé. Il ne semble pas que Monseigneur l'Archevêque de Reims ait considéré André Baudry, pour employer la classification du Docteur Ernst, ni comme un « pervers de nature » et donc « irresponsable », ni comme une sorte de « pervers constitutionnel » avec « la malignité dans les décisions et les attitudes », ni enfin comme un sujet « se refusant toute complaisance envers le vice et s'efforçant de fuir les occasions de défaite ». Humblement et sincèrement Monseigneur, je vous supplie de m'expliquer car je ne comprends pas. Je vous le déclare en mon nom propre d'abord, parce que malgré de longues et pénibles années de jeunesse vécues jusqu'à vingt-six ans dans la solitude totale du cœur et de l'esprit, je ne veux pas à trente ans changer en haine

LETTRE SANS RÉPONSE

la souffrance passée ; au nom de milliers de garçons et de filles qui, s'il leur venait à prendre au sérieux ce livre, ce qu'à Dieu ne plaise, se verraient forcés par vous de renier leur foi, ou trop faibles et trop doux, iraient jusqu'aux conséquences ultimes du désespoir où vous les auriez précipités ; au nom d'hommes et de femmes qui, malgré les accommodements que le temps les a forcés de trouver, espèrent toujours avoir droit à la qualité humaine, je n'ose dire chrétienne, qu'on leur refuse ; au nom d'hommes et de femmes aussi, parents, éducateurs, guides spirituels, législateurs, etc. qui une fois encore vont se croire absous de leur aveuglement et de leur compassion méprisante, ou bien vont errer, quand vous pourriez faire naître en eux la vraie charité, le vrai amour, le vrai respect, la vraie justice.

Je pense, Monseigneur, que vous accepterez ma proposition de communiquer cette lettre et votre réponse éventuelle à M. André Baudry qui pourrait en faire état d'une façon ou d'une autre dans sa revue, s'il le jugeait bon.

G.-J. D.

PIERRE HERBART

HISTOIRES CONFIDENTIELLES

« enfants et vagabonds »

N.R.F. 228 p. — 15 F

LIBÉRATION DES FEMMES,

ANNÉE ZÉRO (1)

Il semble, par ce numéro double de la revue *Partisans*, que le mouvement américain de libération des femmes arrive enfin sous nos cieux. C'est une vaste mise au point, sérieuse et aussi complète que possible. Le numéro se compose de 30 articles recouvrant l'essentiel des problèmes féminins. Bien sûr, nous retrouvons les revendications qui nous sont les plus familières : à travail égal, salaire égal ; travail et maternité ; problème des crèches ; maternité volontaire et avortement. Ce qui frappe ici, c'est de voir combien tous ces problèmes sont rigoureusement intégrés à une problématique générale des rapports de l'homme et de la femme dans notre société. Ainsi, la sexualité y figure en bonne place, ce qui est un des aspects plus originaux de l'ouvrage. Il n'est plus question d'espérer qu'après une révolution, la libération des femmes se fera d'elle-même, ni de rejeter à une place inférieure le problème de la répression sexuelle. Les auteurs ne s'y trompent pas : aucun mouvement politique ne veut s'attaquer franchement aux conceptions erronées du patriarcat, à ces idées sacro-saintes sur la « virilité », conceptions si bien ancrées dans la plupart des esprits masculins qu'à la première apparition publique, à la faculté de Vincennes, d'un groupe de femmes présentant leurs revendications, certains étudiants les remirent à leur place, si j'ose ainsi m'exprimer, en leur disant : « Le pouvoir est au bout du phallus » (2).

L'analyse de la répression sexuelle est franche, honnête, de sorte que l'homophilie n'y est pas négligée. Il ne saurait être question de résumer en quelques pages la totalité de l'ouvrage, aussi ne parlerai-je aujourd'hui que des trois articles où l'homophilie est évoquée.

(1) *Libération des femmes, année zéro*, revue *Partisans*, n° 54-55, Maspéro, 15 F.

(2) *Le mythe de la frigidity*, Christiane Rochefort, p. 128.

Le premier de ces articles est celui d'un psychologue, Anne Koedt, fondatrice du mouvement féministe radical. Il s'intitule « le mythe de l'orgasme vaginal ». Anne Koedt parle de l'homophilie sur un ton qui réjouira les plus méfiants d'entre nous. Jugez plutôt :

« La promotion de l'orgasme clitoridien serait une menace pour l'institution hétérosexuelle. Car montrer que le plaisir sexuel peut être atteint avec d'autres hommes ou femmes ferait de l'hétérosexualité non un absolu, mais une option. Ainsi serait posée au-delà du présent système masculin-féminin la question entière des relations sexuelles humaines. » (3)

Voilà qui résonne agréablement à une oreille arcadienne. Anne Koedt va jusqu'à désigner l'homme comme « sexuellement facultatif », le clitoris détrônant le vagin comme centre de la jouissance féminine. Souvenons-nous à ce propos que le vagin est une région si peu sensitive que, pour une petite intervention chirurgicale à l'intérieur du vagin, l'anesthésie n'est pas nécessaire. Anne Koedt ajoute : « Les relations saphiques représentent un exemple, reposant sur des données anatomiques, de l'inutilité de l'organe mâle. Albert Ellis dit à peu près qu'un homme sans pénis peut être un excellent amant pour une femme. » (4) Il semble que si l'homme a longtemps considéré la femme sous l'angle de la procréation, ce soit désormais son tour de subir la même réduction. Il est vrai que l'orgasme masculin représente à la fois un plaisir et une nécessité biologique pour la continuation de l'espèce, alors que l'orgasme féminin n'est que plaisir, et n'a aucun rapport direct avec la procréation.

Les Arcadiennes liront également avec plaisir l'article de Navoni Weisstein, « Enfants, cuisine, Eglise comme loi scientifique : la psychologie reconstruit la femme ». Mme Weisstein part justement du fait qu'une véritable libération de la femme ne saurait se réaliser que dans la mesure où une étude psychologique impartiale nous dira ce qui permettrait à la femme de réaliser sa nature intrinsèque. Suit une violente critique de la psychologie américaine, pour laquelle la femme se libère en captant un homme qui lui donnera enfants et nid douillet. Selon bon nombre de psychologues, dont certains sont des

(3) *Le mythe de l'orgasme vaginal*, Anne Koedt, p. 60.

(4) *Idem*, p. 59.

femmes, la femme serait, par nature, vouée à la servitude et à la dépendance infantile. Evidemment, cela est exprimé de façon courtoise... Il faut s'interroger sur l'origine et l'utilité sociale de ce point de vue. D'abord, les recherches américaines ont pour postulat que le comportement humain repose principalement sur la dynamique interne et individuelle. Aussi négligent-elles le contexte social qui fait que la femme, pour survivre, s'applique à mimer le personnage féminin conforme aux préjugés établis, plutôt que de montrer la réalité de ses aspirations et de son être. C'est ainsi que les lois « scientifiques » transforment en institution immuable dans le temps et dans l'espace une fausse idée de la femme, idée se concrétisant au niveau de la femme américaine pour des raisons sociologiques aussi bien que psychologique. Car cela est nécessaire à la survie de ce que Françoise d'Eaubonne appelle « la société phallocratique ».

De même que certains homophiles, par provocation, miment à outrance un comportement qui passe pour « typique » aux yeux de l'opinion publique, la femme, conditionnée dès l'enfance, poussée par sa famille, les nécessités matérielles et des autorités qui se veulent scientifiques, en vient à ne se préoccuper que de son charme, puis du mari, de la cuisine et des enfants. Quelles sont les possibilités individuelles offertes aux plus lucides d'entre elles ? L'abdication rageuse, une fausse intégration au monde masculin, ou la lutte pour l'union des femmes.

Mme Weisstein s'intéresse à nous, et inflige à la psychiatrie traditionnelle un coup dont elle ne devrait pas se remettre. En 1957, rapporte-t-elle, Hooder tenta de distinguer, par les résultats de toute une batterie de tests cliniques, ceux qui étaient produits par des homosexuels et ceux qui étaient produits par des hétérosexuels. Les cliniciens qui devaient se prononcer furent évidemment choisis en fonction de leur compétence. Voici ce qui en résulta : leur capacité de distinguer sur la base des tests les hommes homosexuels d'hommes hétérosexuels *n'était pas statistiquement supérieure au hasard...* Remarquable compétence ! Vous vous demandez sans doute quel est le rapport entre cette expérience et la libération des femmes. Voici : de la même façon, Mme Weisstein rapporte qu'à Harvard, 20 étudiants durent identifier deux piles d'un test clinique, dont l'une avait été passée par des hommes et l'autre par des femmes. 4 étudiants sur 20 identifièrent correctement les piles, après un mois et demi d'étude intensive des diffé-

rences entre les hommes et les femmes. *Soit un résultat en dessous du hasard*. Cet échec montre évidemment que les enseignements sont erronés, qu'il s'agisse des femmes ou des homophiles. Et quand Mme Weisstein définit ainsi l'argument central de son article : « La psychologie n'a rien à dire sur ce que sont vraiment les femmes, ce dont elles ont besoin et ce qu'elles veulent essentiellement parce que la psychologie n'en sait rien » (5), bon nombre d'entre nous seraient tentés d'appliquer cette phrase à l'homophilie, ce que fait implicitement Mme Weisstein.

Autre article nous concernant : « Le mythe de la frigidity », de Christiane Rochefort. Réquisitoire systématique et féroce contre les circonstances qui expliquent la frigidity de tant de femmes, phénomène subjectif que la théorie freudienne rejette sur la femme, qui devra chercher pour se guérir quels sont ses « complexes », dont elle serait entièrement fautive : on lui dira qu'elle refuse sa féminité... Voilà une théorie qui rassure bien des ignorants et des maladroits. Mme Rochefort reprend à son compte une idée d'Anne Koedt, selon laquelle on peut avoir avec les femmes des relations aussi satisfaisantes, voire plus, *et sûrement plus humaines*. Cela n'est évidemment valable que dans la mesure où les rapports de l'homme et de la femme sont ceux d'opresseur à opprimé. On revient au problème de la jouissance clitoridienne, reconnue par environ 6 femmes sur 10. Combien d'entre ces femmes, considérées comme « frigides », arrivent-elles à obtenir cette jouissance de leurs partenaires ? Devant elles, combien d'hommes comprennent-ils que les pratiques clitoridiennes ne sont pas des jeux de petite fille, ni d'aimables préliminaires auxquels ils consentent, ou non, à se plier avec une affectueuse condescendance. Si les femmes osaient, plus d'une entamerait ce dialogue :

— « Tu ne peux pas jouir sans moi, dit l'opresseur...

— Mais si, je peux... D'ailleurs, tu ne me fais pas jouir, au fait. » (6)

L'article de Mme Rochefort m'a inspiré quelques réflexions : ce qu'elle dit signifie-t-il que les femmes homophiles sont moins fréquemment frigides que les femmes hétérosexuelles ? Certes, nous apportons au niveau du premier rapport sexuel une certaine connaissance de la

(5) Enfants, cuisine, Eglise comme loi scientifique : la psychologie construit la femme, Navoni Weisstein, p. 71.

(6) *Le mythe de la frigidity*, Christiane Rochefort, p. 129.

femme et de ses désirs, nous ne nous heurtons pas aux difficultés d'une première rencontre avec l'autre sexe. Cela crée entre nous moins de maladresses et d'inhibitions. Quant à l'égalité des partenaires, elle ne pose *a priori* aucun problème. Ces facilités nous sont d'ailleurs reprochées, voire même considérées comme la preuve du caractère infantile, et par cela inférieur, de notre sexualité... Cependant, la frigidité existe chez la femme homophile, et son étude comparée avec celle de la femme hétérosexuelle permettrait d'approfondir les recherches sur un phénomène si répandu. En outre, une meilleure approche de la sexualité féminine servirait à mieux nous faire connaître. Anne Koedt travaille actuellement à un ouvrage traitant de la sexualité féminine, à paraître chez Ramdom House en 1971. Les homophiles américaines se seront-elles prêtées spontanément à des recherches qui nous seraient si profitables ? Que ferions-nous à leur place ? De nouveaux psychologues paraissent à l'horizon, plus ouverts, plus sincèrement désireux d'étudier la femme telle qu'elle pourrait être, et non pas simplement telle qu'on voudrait qu'elle soit jusqu'à la fin des temps. Nous sera-t-il donné de les y aider dans la mesure de nos moyens ? Si nous sommes mal connues, en tant que femmes, en tant qu'homophiles, n'est-ce pas aussi à cause de notre silence ? Songez que le Dr Giese souhaitait au départ étudier l'homophilie féminine en même temps que l'homophilie masculine. Il reçut à son questionnaire 393 réponses d'hommes, et aucune réponse de femme.

Ainsi, lorsqu'on parle d'homophilie féminine, il ne saurait actuellement être question que d'une approche théorique assez vague, dans la mesure où la documentation sérieuse est presque inexistante. La ferme prise de position de *Partisans* à notre égard n'en est que plus encourageante. C'est à nous d'élargir par l'apport de notre propre expérience ces réflexions qui nous concernent, car tel est le but *déclaré* de ces articles.

Cet ouvrage, éminemment polémique, provoquera enthousiasme et désapprobations virulentes... s'il ne stagne pas dans un public restreint. Vous avez là un rôle à jouer. Libération des femmes, année zéro n'est pas seulement un livre dont je vous conseille fortement la lecture, c'est un appel auquel une femme, quelles que soient sa vie et ses mœurs, peut difficilement rester insensible.

ANNE-MARIE FAURET.

BILLET DE BELGIQUE

Invitée en tant qu'écrivain français au week-end culturel de la R.T.B. (1) (27, 28 et 29 novembre 70) à Liège, je ne m'attendais pas à y trouver matière d'un billet pour « Arcadie ».

Thème de ce week-end : « La femme et le Quotidien ».

Au second soir de ce week-end, j'eus le privilège d'assister à la Maison de la Culture à un court métrage muet de Costard qui mettait sous nos yeux un spectacle à la fois banal et intrigant : un jeune homme d'une vingtaine d'années (qui porte alliance au doigt médium), beau sans exagération, après le départ matinal d'une auto blanche, procédait à tous les travaux ménagers que connaissent nos amies arcadiennes... aussi bien que les autres femmes : déjeuner, vaisselle, balayage ; puis petit repos, lecture de magazine et changement de linge (ce qui nous vaut un strip-tease et une scène narcissique d'un charmant effet), puis nouveaux travaux : épluchage, cuisine, etc. Le public, pourtant placide, s'énervait ! Enfin, voici le retour de l'auto blanche... Un homme en descend.

Le débat qui suivit ce choc porta sur le thème suivant : les différences de mentalités attribuées à celle des sexes et en réalité produites par la différence des gestes quotidiens (le ménage ou le travail extérieur).

Il faut souhaiter de voir un jour ailleurs qu'en ciné-club ce très bon film qui, bien que d'un débutant, révèle une maîtrise et un sens malicieux du suspense, tout à fait dignes d'éloges.

Au cours des promenades dans le vieux Liège qu'a illustré Simenon, il me fut donné de rencontrer deux objecteurs de conscience homophiles, les sympathiques libraires du quartier de la Roture, sorte de Greenwich-Village liégeois. Dans leur boutique aux reliures rares, aux tissages artisanaux et aux objets folkloriques où ils vendent du Genet, du Giese, du Kinsey et... du Françoise d'Eaubonne, ils éditent la courageuse petite revue des objecteurs de conscience : X, Y, Z dont le dernier numéro est consacré à l'homophilie et à sa répression universitaire en Belgique.

La couverture reproduit une photo du film que nous avons admiré à « Arcadie » : La couronne d'or.

Endroit charmant, effort bien estimable !

Bravo aux amis d'Outre-Meuse.

FRANÇOISE D'EAUBONNE.

(1) Radio Télévision Belge.

LE COMBAT D'ARCADIE

« ÉTAIT-IL... ? »

Le mois dernier, nous taquinions *Le Monde* au sujet de « six mots de trop ».

Aujourd'hui, par contre, nous remarquons avec intérêt une sobre liberté que s'est permise *L'Humanité*.

Après la critique élogieuse du film de Billy Wilder sur *La vie privée de Sherlock Holmès*, Albert Cervoni a commenté la photo qui en présentait les trois personnages... par trois syllabes interrogatives d'une concision inquiétante et malicieuse, peu courante en ce journal :

Sherlock Holmès était-il... ?

Qu'à propos d'un personnage aussi célèbre — encore que fictif ! — on se permette de mettre sinon les points sur les i, du moins des points de suspension aussi suggestifs... et dans un quotidien aussi austère et strict que *L'Humanité*, c'est bien un signe de la désescalade des préjugés séculaires ! — même en France...

Car il ne s'agit ni des pays anglo-saxons ou nordiques, ni d'Extrême-Orient, ni même de notre chère sœur latine (la transalpine, ne confondons pas...) mais seulement de la presse parisienne, en ce « pays bloqué ». Voilà qui confirme assez qu'André Claudé Desmon n'avait pas tort — dans le 202 — d'analyser une évolution lente, mais favorable, dans l'état d'esprit de nos concitoyens..., qui peu à peu se désintoxiquent des vieux tabous.

*
**

Et quelques jours après, à propos du même film — mais dans *L'Humanité-Dimanche* — la très explicite et très sérieuse exégèse de Martine Monod ne craignit pas d'être beaucoup plus claire : elle se demandait si un parallèle n'était pas à instituer entre Oscar Wilde et son *boy friend*, et, d'autre part, Sherlock Holmès et le docteur Watson en personne ! Plus loin elle précise que le célèbre héros de

Conan Doyle « refuse obstinément de faire un enfant à la vedette d'une troupe de ballerines, en lui avouant qu'il épouse, lui aussi, les mœurs de Tchaïkovski, qu'elle avait autrefois sollicité pour la même bonne action ! » Ainsi le grand musicien russe vient à la rescousse du détective anglais, et Martine Monod souligne que « Billy Wilder se livre à une amusante et salutaire démystification des tabous britanniques qu'il piétine joyeusement ».

On voit que la presse communiste — jusqu'ici, aussi paulinienne que marxiste — cherche, à son tour, à se situer quelque peu « dans le vent »... et ne veut plus laisser au seul *Figaro* le privilège d'être « à la pointe de l'information ouverte ».

*
**

Or, dans le même temps, les spectateurs du film de Billy Wilder — en sa version française — entendaient (dans cette scène à la fois chatoyante et profonde entre la danseuse-étoile russe, le directeur des ballets impériaux, et Sherlock Holmès lui-même) l'illustre détective répondre aux insistances de la princesse du *Lac des Cygnes*... après bien des hésitations... et son verre de whisky à la main... « Mais, Madame, enfin, ne savez-vous pas... qu'il y a tel secret caprice de la nature... qui fait que certains hommes... etc. etc. »

En trois mots, les traducteurs français ont *tout* dit, et *parfaitement* :

Secret, parce que la science reste jusqu'ici capable de constater le fait, mais sans pouvoir l'expliquer véritablement.

Caprice, parce que c'est un fait minoritaire qui choque nos esprits, trop habitués, par une longue tradition, à considérer tous les faits, encore grossièrement observés, comme soumis à des « lois » universelles et fixes.

Il y a belle lurette, cependant — depuis Newton au moins — que la science en a fort rabattu, de cette vue simpliste.

Nature... la grande inconnue encore ! De l'atome à l'étoile... et aux galaxies les plus lointaines...

Ainsi, tout spectateur attentif en a plus appris par ces trois mots, merveilleusement adaptés à la situation délicate — et sans sous-entendus scabreux — que par les pontifications grotesques de tant d'ouvrages bâclés à la diable par de prétentieux Diafoirus !

LIVRES ANCIENS LIVRES NOUVEAUX

LA CRAVACHE

de PIERRE JEANCARD (1).

Il s'agit, paraît-il, d'un fait divers réel qui a coûté sept ans de prison à l'auteur d'un fratricide.

Tout le livre d'ailleurs est baigné dans un climat de violence, d'affrontement, de fureur.

Les amours adolescentes sont sans merci ; on ne compose pas à cet âge et les solutions extrêmes (suicide, meurtre), qui ne résolvent rien bien entendu, trop souvent adoptées.

Ce roman est d'une grande simplicité d'écriture.

Il se déroule dans un cadre agreste et provincial : les confins de la Bresse et du Jura.

Et l'on se prend à vivre au rythme singulier de ces existences en marge de notre siècle et de ses préoccupations.

Les amours d'Alain, un petit paysan en apprentissage et de Thierry, un jeune bourgeois aux prises avec un père sadique en constituent le centre.

Elles sont très pures et peuvent surprendre quand on connaît le torrent de sexualité qui submerge tant d'œuvres, et ce n'est pas une des moindres originalités de ce livre que cette chasteté.

On y voit quand même éclore un couple de garçons sado-masochistes comme il y en a tant.

Chez Thierry n'existe pas une conscience claire de sa volonté de domination — en plus il est attiré par les femmes, d'où le drame.

Alain sait beaucoup mieux ce qu'il veut : être asservi, obéir, être humilié et vivre dans l'ombre de celui qu'il aime, par-dessus tout être le premier dans ses affections, ne le partager avec personne.

L'égoïsme de la jeunesse empêche Thierry de comprendre des sentiments aussi exclusifs, aussi profondément homophiles.

Il est d'abord flatté par un attachement démesuré mais avec l'outrageance propre à son âge, il ne s'en étonne guère et n'en est gêné que trop tardivement. De surcroît une union stérile ne l'intéresse pas.

(1) Fayard. Prix : 20 F.

Mais le langage de la raison est sans pouvoir sur Alain : il s'estime bafoué lorsqu'il surprend sa sœur et Thierry dans les bras l'un de l'autre.

Et il s'empare de la cravache — presque symbolique — qui servait à leur père pour corriger durement Thierry et son frère aîné Jean-François.

Il battra sa sœur à mort puis se constituera prisonnier.

Thierry se retrouvera seul sans amour, ni amitié.

Telle est cette tragédie sobrement narrée et assez poignante. Elle ne verse jamais dans la sensiblerie ni dans la grandiloquence et a de quoi séduire.

Qu'advient-il d'Alain et de Thierry quand ils se retrouveront au terme de leur séparation ?

L'auteur nous le dira-t-il un jour ?

SINCLAIR.

BLICHE OU L'HERBE RANCE

roman de JEAN CHATAIN (1).

La signification du titre, en dépit des explications quelque peu laborieuses de la prière d'insérer, n'est pas évidente.

L'auteur entremêle à plaisir — mais pas pour le nôtre — des fragments d'économie politique, des graffiti de vespasienne, des extraits de dictionnaire, des considérations sociales, etc..., etc...

Jean Chatain s'est cru obligé de sacrifier aux modes de l'époque : n'est-il pas de bon ton de briser le miroir en laissant au lecteur le soin d'en rapprocher les débris même s'il risque parfois de se tailler les doigts ?

Disons tout de suite qu'ici le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Il reste qu'une ébauche d'idylle lesbienne entre deux écolières et la liaison un peu plus poussée d'un adolescent et d'un travailleur nord-africain sont bien tournées et peuvent plaire.

Jean Chatain sait, quand il veut, conter, mais il le veut trop rarement.

SINCLAIR.

(1) Seuil.

LA VIE PRIVÉE**DE SHERLOCK HOLMES**

comédie humoristique anglaise de BILLY WILDER.

Sherlock Holmes avait-il une vie sexuelle ? Avouez que bien rares sont les lecteurs qui se sont posé cette question.

Mais notre temps ne s'accommode guère des bustes et veut tout connaître de ses héros.

Et voici qu'après Robinson Crusoe, le capitaine Nemo et quelques autres, le célèbre détective nous révèle qu'il n'est pas de bois et confesse même des penchants... arcadiens.

C'est l'excellent cinéaste américain Billy Wilder qui s'est acquitté avec autant de verve que de finesse de cette entreprise de démystification.

Vous verrez comment Holmes est amené à proclamer son peu de goût pour les femmes et que cinq années de cohabitation avec le Dr Watson ont été les plus heureuses de sa vie.

A cette nouvelle, la stupeur et l'indignation du pauvre Watson sont sans bornes. Il imagine aussitôt les très fâcheuses répercussions tant matérielles que mondaines de semblable profession de foi.

C'est qu'on ne badinait sous Victoria sur ce chapitre, même s'il était possible de trouver dans une compagnie de ballets (russe évidemment) chaussure pour tous les pieds et réciproquement.

Renonçons à évoquer l'ombre de Diaghilev et honorer sans réserve les deux principaux interprètes Robert Stephens et Colin Blakely.

Quant à la vertu d'Holmes, rassurez-vous, elle sortira intacte de l'aventure et c'est au charme certain de l'exquise Geneviève Page qu'il succombera.

Je vous mets également au défi de ne pas succomber à l'attrait de ce film où un rien de mélancolie tempère un humour du meilleur ton.

Heureux ceux qui ont pu s'offrir ce ravissant cadeau de fin d'année, assorti d'un pittoresque voyage en Ecosse.

SINCLAIR.

Le reptile, film américain de J. Mankiewicz.

La liberté en croupe, film français d'E. Molinaro.

Campus, comédie dramatique américaine de Richard Rush.

Dis-moi que tu m'aimes Junie Moon, film américain d'O. Preminger.

Deux gentlemen, film anglo-américain de Ted Kotcheff.

La moisson de films à « tendances » lève tous les jours. Si les épis sont nombreux, le grain est rarement d'une qualité exceptionnelle.

Faut-il vous parler du « Reptile », le pseudo-western de Mankiewicz ? On y voit un vieux couple d'escrocs, disons sans targuiner de vieilles tantes, qui au terme d'une vie fertile en mesquines fripouilleries, échouent dans un pénitencier. Ceci pour le côté féminin.

Côté dur, un garde-chiourme essaie de s'annexer un « giron » et se voit vertueusement rabroué.

Rien de très neuf on le voit dans ces « images de marque ».

Dans « La liberté en croupe », film agréable de Molinaro, Jean Rochefort tient avec beaucoup de tact le rôle d'un moderne Socrate. Sa conversion bien soudaine à l'hétérosexualité a de quoi surprendre mais, après tout, Maria Mauban a un charme plus certain que Xantippe.

Convient-il de s'attarder sur *Campus* (Getting Straight) de Richard Rush ?

En dépit d'un débat assez savoureux au cours d'un examen universitaire entre un professeur refoulé et le candidat, je ne le pense pas.

Je crois que cette scène qui se termine par un baiser sur la bouche et le viol au moins moral de l'examineur par l'élève ouvre des voies nouvelles à la contestation et vaut assurément le détour. Qu'en pensent nos nombreux arcadiens universitaires ?

Plus élaboré, « Dis-moi que tu m'aimes, Junie Moon » de Preminger n'a fait qu'une brève carrière sur nos écrans.

Parmi les trois handicapés physiques qui décident de vivre en commun pour affronter ensemble les difficultés de la vie, il y a un polyo homosexuel.

Louons l'auteur de n'avoir pas versé dans la caricature ou la pleurnicherie. Son homosexuel n'est en rien ridicule, il ne manque ni de virilité, ni d'attraits.

Son amitié amoureuse avec un beach boy (garçon de plage) de couleur est plaisante et n'a rien de sordide. Regrettons que lui aussi par les artifices d'une pécheresse noire (et bas-bleu !) ne retourne bien vite... sa veste.

J'aimerais insister un peu plus longuement sur le dernier en date, un film anglo-américain, « Two Gentlemen ».

C'est qu'il traite avec des nuances délicates d'un grand sujet : le racisme. Point du tout le racisme à l'américaine, Panthères noires et cocktails Molotov, non, la discrimination hypocrite, feutrée, telle qu'on la pratique dans l'Europe occidentale.

Ici c'est l'Angleterre : on voit les difficultés rencontrées pour se loger par un Jamaïcain venu se fixer à Londres, son ultime sursaut avant d'entrer dans l'engrenage professionnel (sollicitor) et le constat d'échec final dans les rapports, même délivrés de toute convention, entre un anglais et un coloured man.

Robin Phillips — le jeune publicitaire — est bien charmant et je ne le crois guère quand il répond par la négative à la question sans ambages : « Are you queen ? » (1) que lui pose le Jamaïcain avant de partager son logis.

Il y a dans le film des vues assez pittoresques d'un quartier noir de Londres et un bal populaire du samedi soir à faire pâlir tous les fastes antillais et africains de notre capitale.

On n'a pas résisté à camper un sombre danseur qui poursuit résolument le héros de l'histoire de ses assiduités.

Grande folle s'il en fût, c'est quand même à lui qu'est déparée la tâche délicate d'asséner à Robin quelques dures vérités sur les rapports entre blancs et noirs.

Là aussi nous regrettons que cette explication soit précédée d'un réflexe vertueux sous forme d'un coup de poing administré au trop tendre danseur.

Allez voir ce film à plus d'un titre séduisant et redisons avec Apollinaire : « On n'a jamais si bien protégé la vertu. » Hélas !

SINCLAIR.

(1) Etes-vous une tantouze ?

YVES KERRUEL

DES PAVOIS ET DES FERS

*« La marine humilie un homme coupable d'aimer
en dehors des normes »*

Ed. Julliard — 250 pages — Prix : 22,50 F

INSOLITE
EROTISME
SEXOLOGIE



Livres tabous, revues hors commerce,
Films, diapos, disques, gadgets, etc...

En vente dans nos SEX-SHOPS :

- Paris-5^e — 4, rue du Petit-Pont, 10 h à 14 h
- Paris-8^e — 34, Champs-Élysées, 10 h à 20 h
- Paris-9^e — 33 bis, bd de Clichy, 10 h à 24 h
- Paris 13^e — Drugshop Loisirs Trigano, 17-19, rue Vergniaud
(ouvert 7 jours sur 7 de 10 h 30 à 2 h du matin)
- Paris-15^e — 70, rue Castagnary, 9 h à 19 h
- Nice — 4, rue Croix-de-Marbre, 10 h à 22 h
- Lyon-5^e — 26, rue du Bœuf (14 h à 2 h du matin)
- Lyon-2^e — 29, rue Thomassin
- Saint-Etienne — 21, rue Charles-de-Gaulle
- Grenoble — 26, avenue Félix-Viallet
- Toulouse — 16, rue des Tourneurs (place Esquirol)
- Linaz-Monthléry (91) — 19, avenue de la Division-Leclerc
(8 h 30 à 17 h 30)

ou par correspondance

TRUONG DISTRIBUTION

91-LINAS

Envoi direct et immédiat

Important catalogue AR illustré de 1 600 titres contre 4 timbres



*Le Spécialiste du Sous-Vêtements
Américain en Cuir*

**BOYS'
CUIR**

Ecrire à
Boy's - Cuir • B.P. 33-05
13-MARSEILLE - 5^e

★

CATALOGUES et TARIFS
Joindre 5f pour Frais d'Expédition

Egalement Vêtements Caoutchouc pour la Chasse, la Pêche et Loisirs

HOTEL DE L'ESPERANCE

15, rue Pascal — PARIS-5° — Tél. : 707-10-99
au QUARTIER LATIN

HOTEL STAR (avec ascenseur)

87, avenue Emile-Zola — PARIS-15° — Tél. : 828-48-22

HOTEL LAKANAL

9 bis, rue Lakanal — Paris-15° — Tél. : 828-09-13
dirigé par un Arcadien

Amis d'ARCADIE

chez

BARLAY

CHEMISERIE

167, bd du Montparnasse, PARIS-VI°
Tél. : 326-91-66

(Ouvert du lundi midi au samedi soir inclus)

Vous trouverez un accueil sympathique

Toutes les nouveautés

— UNE FLEUR POUR CHACUN —

AUX ARCADIENS,

RAYMOND COUDRAY

se tient à votre disposition pour toutes

OPÉRATIONS IMMOBILIÈRES

Vente — Achat — Location

Tél. 222-74-20